

# Savoir(s)

N° 51 | décembre 2025

le magazine d'information de l'Université de Strasbourg

## Des collections en veille et en éveil



## Sommaire

### Invités de la rédaction

- 4 Les dimensions culturelles et matérielles des savoirs
- 7 Mémoire du passé et identité de l'université

### Recherche

- 9 Les sismogrammes anciens parlent encore
- 10 La circulation des savoirs au cœur d'une collection d'ouvrages rares
- 11 Quand la recherche historique redonne sens aux restes humains
- 13 Les collections d'anatomie : un patrimoine vivant entre science et transmission
- 14 Premier acte pour MeThAL, macroanalyse du théâtre en alsacien
- 15 La collection de matière médicale sort de l'oubli
- 16 Numériser pour protéger, diffuser et valoriser
- 17 Focus sur quatre outils de numérisation
- 18 L'art de la copie : le trésor de la collection de moulages de l'université
- 19 Collection médicale ancienne, future biobanque ?

### Formation

- 21 Apprendre à faire parler les objets
- 22 Un atlas des parlers alsaciens
- 23 « Les émotions du cerveau sont essentielles »
- 25 Quand sciences politiques riment avec botanique

### Vivre ensemble

- 27 Musée zoologique, l'opportunité pour la Ville et l'université de « grandir ensemble »
- 29 Agatha Christie chez les orangs-outans
- 30 De l'Institut pluridisciplinaire Hubert-Curien au Musée zoologique
- 31 Maiwenn Delhomme en pince pour la médiation
- 32 Aux sceaux, citoyens !
- 33 Chargé-e de collection, passion et engagement
- 35 À qui étaient ces livres ?
- 36 Les collections en chiffres

### Et ailleurs

- 39 Des fouilles paléontologiques dans une carrière industrielle
- 40 Un collectif interprofessionnel pour préserver les archives scientifiques de l'université
- 42 Des liens étroits avec Sorbonne Université
- 43 Les collections à la source des savoirs

### Patrimoine

- 45 Une architecture au service de la science
- 47 Des collections mises en valeur grâce à la rénovation de l'Institut de géologie
- 48 L'Observatoire, miroir des savoirs et des ambitions scientifiques du XIX<sup>e</sup> siècle
- 50 Un campus historique mis au goût du jour
- 51 Faire vivre l'art au quotidien

Jardin botanique, herbier, bocaux d'échantillons biologiques, collections de squelettes, lames histologiques, protocoles d'autopsie, instruments de sciences expérimentales, préparations traditionnelles de pharmacie, oiseaux, reptiles, insectes et invertébrés, moulages, momies égyptiennes, plaques d'écritures, minéraux et météorites. Cet inventaire à la Prévert est celui des collections de l'Université de Strasbourg. Au-delà de l'accumulation poétique qu'il révèle, il est le reflet de ce qu'est l'Université de Strasbourg : une université qui enseigne dans toutes les disciplines, une université française avec un héritage allemand, une université qui innove dans sa pédagogie et qui fait de l'objet le cœur de ses recherches et, enfin, une université qui se construit pour tous ses publics et sur tous ses campus, en investissant dans ses collections.

### **Un investissement nécessaire**

Ce dossier est une occasion de mesurer combien l'investissement dans nos collections est nécessaire. Nécessaire pour conserver ce qui constitue un héritage inestimable ; qui est aussi le produit de notre passé d'université allemande.

Investissement nécessaire pour moderniser et enrichir nos collections par de nouvelles acquisitions, afin d'en faire des instruments vivants de nos recherches et de nos enseignements.

Investissement nécessaire pour faire parler les objets. Cela implique que des experts s'attachent à déchiffrer, assembler, déconstruire ces objets pour découvrir leur âme. Cela implique aussi de travailler notre discours pour le rendre accessible à tous les publics, travail de notre Jardin des sciences, avec la mobilisation cette année des fonds obtenus dans le projet Tactus pour donner sens à notre label Sciences avec et pour la société.

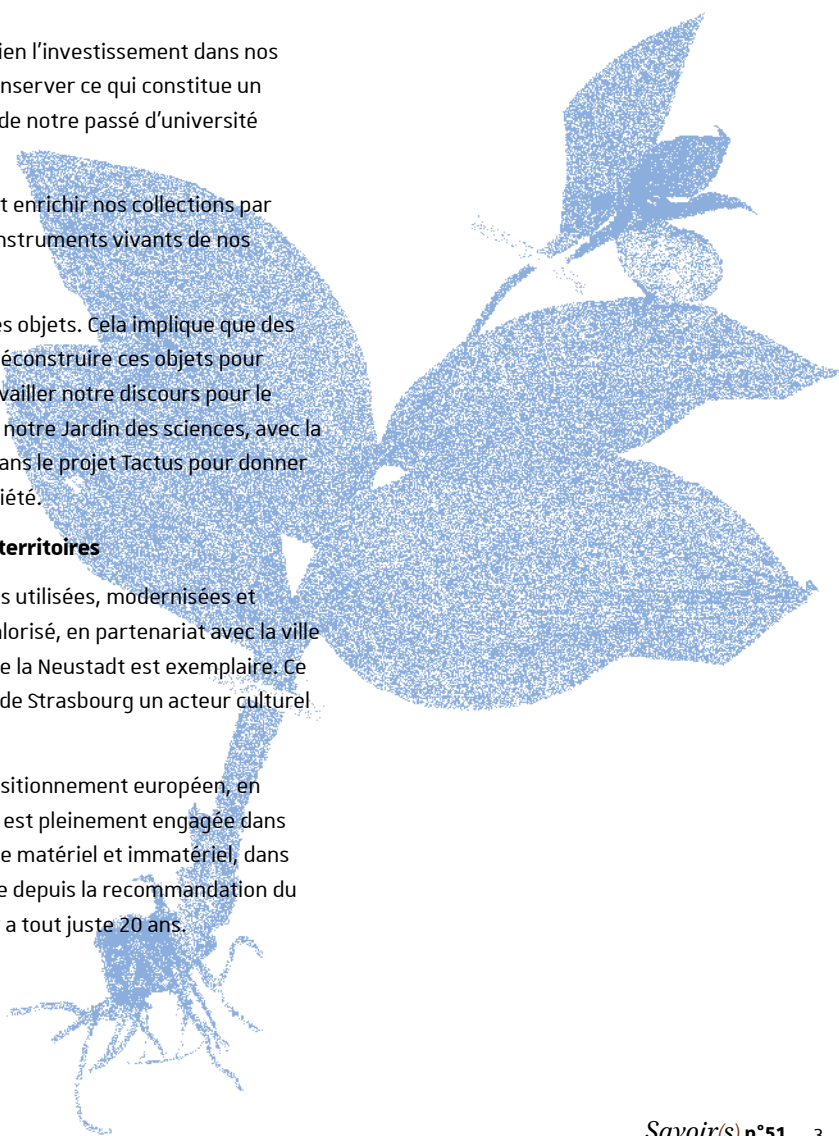
### **Un instrument de rayonnement sur tous nos territoires**

C'est dans cette triple dimension de collections utilisées, modernisées et présentées que notre patrimoine peut être valorisé, en partenariat avec la ville et la région. À cet égard, le parcours muséal de la Neustadt est exemplaire. Ce patrimoine mis en lumière fait de l'Université de Strasbourg un acteur culturel de premier plan.

Ce patrimoine exposé renforce aussi notre positionnement européen, en illustrant comment l'Université de Strasbourg est pleinement engagée dans la gouvernance et la gestion de son patrimoine matériel et immatériel, dans le droit fil de la politique du Conseil de l'Europe depuis la recommandation du Comité des ministres du 7 décembre 2005, il y a tout juste 20 ans.

### **Frédérique Berrod**

Présidente de l'Université de Strasbourg





## Les dimensions culturelles et matérielles des savoirs



**Sébastien Soubiran**, directeur du Jardin des sciences, historien des sciences.

Les musées et les collections de l'université sont des outils exceptionnels pour mieux comprendre les différents modes de production des savoirs et le rôle de la science dans la société. Ils constituent un media puissant pour décroiser les savoirs et soutenir le dialogue entre les sciences et la société.

☞ Dans le hall de la biodiversité du Musée zoologique.  
 ← Photo de couverture : Modèles en verre d'invertébrés marins des frères Blaschka.



Lors des Journées européennes du patrimoine 2025, l'Université de Strasbourg inaugurerait avec la ville la réouverture du Musée zoologique après six ans de fermeture et quatre années de travaux. Aux côtés du Planétarium, le Musée zoologique est une structure phare du nouveau quartier culturel, en cours de développement, le Jardin des sciences. Au cœur du campus historique, financé dans le cadre de l'Opération campus, la troisième phase s'achèvera l'année prochaine avec la rénovation de l'Institut de géologie et la réouverture du Musée de minéralogie et paléontologie. Ce lieu multi-sites, auquel s'ajoute le Jardin botanique et le Musée de sismologie, s'inscrit dans l'ensemble architectural de la Neudstadt, classé au patrimoine mondial de l'Unesco en 2017.

D'autres collections, dans des champs de la connaissance variés, viennent enrichir cet ensemble patrimonial et muséal exceptionnel : anatomie normale et pathologique, égyptologie, ethnologie, archéologie (gypsothèque), auxquelles s'ajoutent instruments d'astronomie, instruments scientifiques de différentes disciplines, plaques photos, planches et modèles pédagogiques. Ces collections sont pour la plupart liées à l'histoire particulière de l'université, notamment celle de la *Kaiser Wilhem Universität* entre 1873 et 1919 lorsque les Allemands annexèrent l'Alsace-Moselle après la défaite française de 1871. Cet héritage franco-allemand confère au patrimoine matériel et immatériel de l'Unistra une richesse et une particularité qui la démarquent des autres universités françaises et, par bien des égards, européennes. Véritables fenêtres ouvertes sur la recherche et l'enseignement à l'université, présents et passés, les musées et collections universitaires sont des ressources exceptionnelles pour construire une médiation culturelle et sociale des sciences qui s'inscrit à la fois dans la volonté de l'Université de Strasbourg de participer au renouveau du débat public sur les sciences à l'échelle du territoire et de démontrer la pertinence de recourir à l'histoire, aux sciences humaines et sociales et au patrimoine pour le faire.

*Les musées  
et collections  
universitaires sont  
des ressources  
exceptionnelles  
pour construire  
une médiation  
culturelle et sociale  
des sciences.*

## Un Jardin des sciences pour coordonner la gestion des collections et les valoriser auprès d'un public varié

Le concept de « Jardin des sciences » a émergé dans les années 1980 pour porter une dynamique commune d'actions de culture scientifique entre les différentes structures muséales et le Planétarium réparties sur le campus historique et autour du jardin de l'université.

L'opération d'inventaire menée entre 2007 et 2018, conjointement avec le service régional de l'inventaire, sur l'ensemble du campus historique intégrant bâtiments et collections a permis d'engager des recherches poussées et rassembler une riche documentation sur les collections et bâtiments historiques servant de support à des publications et au développement de parcours de visites. L'interprétation de ce patrimoine collectif – appartenant à tous les

habitants de la région – constitue le fil conducteur de cette démarche ; les musées et collections universitaires offrent des supports exceptionnels et originaux pour mieux comprendre à la fois l'histoire de la ville de Strasbourg et au-delà du territoire alsacien mais également la dimension géographique des savoirs scientifiques. Le partenariat étroit engagé avec la direction des musées de la Ville de Strasbourg, a renforcé la visibilité et l'accessibilité du patrimoine universitaire. Au-delà d'un travail conjoint pour la rénovation du Musée zoologique, la sollicitation régulière pour participer au commissariat d'expositions temporaires, ou le prêt d'objets, permettent de démontrer

la valeur intrinsèque des collections universitaires et la dimension culturelle des savoirs scientifiques. Ces collaborations nourrissent également un partage de connaissances et de savoir-faire professionnels complémentaires qui induit une grande richesse en matière de projets patrimoniaux, culturels et muséaux et renforce la visibilité des collections auprès d'un public varié. D'autres collaborations au sein de l'université notamment avec le Service universitaire de l'action culturelle (Suac), ou le créalab du pôle Open University of Strasbourg (OPUS) permettent de développer des projets art-science dans le cadre de résidence d'artistes.

## Maintenir un lien étroit avec l'enseignement et impliquer les étudiants

Plusieurs collections s'inscrivent aujourd'hui encore dans une dynamique d'enseignement en licence ou master, par exemple en égyptologie, en ethnologie, en anatomie normale ou en archéologie classique. D'autres formes d'enseignements se sont également développées au cours de ces dernières années s'appuyant sur les collections dans le cadre de plusieurs formations initiales de l'université en licence et master y compris des parcours en sciences expérimentales. Ces méthodes et pratiques innovantes d'enseignement basé sur les objets reflètent certainement le tournant numérique ainsi que l'attention accrue portée par les sciences humaines et sociales à la matérialité des savoirs au sein des universités.

## L'accès des collections pour la recherche, un enjeu majeur

La valeur scientifique des collections est intrinsèque et se poursuit à l'Université de Strasbourg que ce soit dans leur discipline d'origine comme par exemple en égyptologie et en anatomie normale, ou dans de nouveaux champs de la connaissance. Ainsi les collections d'histoire naturelle sont aujourd'hui mobilisées par un ensemble de disciplines liées aux sciences environnementales ou encore l'histoire sociale et culturelle des savoirs, en passant par l'histoire de l'art ou la didactique visuelle. Leur accessibilité à la recherche apparaît toutefois comme un défi majeur. Elle fait notamment écho au développement des technologies numériques en tant qu'outils omniprésents et de nouvelles infrastructures dans le contexte des sciences ouvertes dans laquelle l'Université de Strasbourg s'est engagée depuis 2019. C'est dans cette dynamique que des programmes de numérisation des collections ont vu le jour à l'Université de Strasbourg comme par exemple la plateforme POUNT développée par la Direction du numérique et le Pôle d'appui de diffusion à la recherche du Service des bibliothèques. Ces bases de données en ligne contribuent à améliorer leur accessibilité à la recherche, mais aussi à un public plus large. Un travail de veille est en cours au Jardin des sciences pour explorer les opportunités financières permettant de développer un instrument à l'échelle de l'ensemble des collections, une véritable infrastructure de recherche telle qu'elles ont pu émerger dans certains pays comme le Portugal ou l'Allemagne.

## Mobiliser la recherche pour se saisir des enjeux éthiques liées à nos collections

De nombreuses universités sont aujourd'hui confrontées à des questions difficiles et controversées concernant leurs collections, notamment pour les objets acquis dans un contexte de domination coloniale ou de guerre. La question de la restitution des biens culturels et de la conservation des restes humains figure parmi les principaux enjeux auxquels sont confrontées les collections universitaires. L'Université de Strasbourg fait partie des universités européennes qui ont récemment pris des mesures importantes dans ce sens. Du fait de son histoire particulière au cours de la Seconde Guerre mondiale (exil à Clermont-Ferrand et installation dans les locaux de l'université d'une université par le régime national-socialiste), l'Université de Strasbourg a mis en place en 2016 une commission historique pour faire la lumière sur la politique de recherche médicale et la gestion des collections de restes humains durant la *Reichsuniversität* (1941-1944). Au terme de six ans de recherche, les résultats ont été présentés en mai 2022 au grand public et apportent des éléments tangibles de réponse sur une période ayant suscité de nombreuses interrogations et rumeurs. Des publications scientifiques, des conférences et actions de médiation ainsi qu'une exposition au Centre européen du résistant déporté permettent de rendre accessibles les résultats à des publics variés. Si la recherche continue autour de la *Reichsuniversität*, d'autres réflexions sont menées au sein de l'université à l'échelle plus globale sur les restes humains et sur d'autres collections qui pourraient faire l'objet d'actes commémoratifs ou donner lieu à une restitution dans le cadre d'une dynamique de décolonisation.

## Un atout exceptionnel pour notre université

Étudier, protéger, conserver, exposer, donner à voir et à connaître les collections, le patrimoine universitaire matériel et immatériel fournira non seulement des ressources inestimables pour la recherche, l'enseignement mais aussi pour une culture scientifique et technique partagée par le plus grand nombre.

■ **Sebastien Soubiran**, directeur du Jardin des sciences, historien des sciences.

# Mémoire du passé et identité de l'université

L'Université de Strasbourg n'est pas seulement un lieu de recherche et d'enseignement : elle est aussi un immense musée à ciel ouvert.



Enrica Zanin, vice-présidente Culture, sciences et société.

Depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les chercheurs repèrent et utilisent des objets qui ont construit progressivement un patrimoine unique et précieux. Chaque département conserve, dans des vitrines, des étagères ou des tiroirs, les objets au fondement du savoir. On en trouve de très beaux, comme les modèles pédagogiques de Léopold et Rudolf Blaschka, qui ont su transformer des créatures marines plutôt répugnantes (comme les limaces de mer) en magnifique sculpture de verre ; de très anciens, comme les papyrus égyptiens ; de fossilisés, comme des arthropodes vieux de 34 millions d'années ; et même des spécimens vivants, comme les plantes rares du Jardin botanique.

## Des collections, une identité

Tels de précieux bijoux de famille, ces objets font mémoire du passé et constituent l'identité de notre université. Ils dévoilent l'histoire d'une université pionnière en plusieurs disciplines, comme en anatomie, dont les étudiants ont pu – et peuvent encore – observer directement organes et pathologies pour apprendre à mieux les soigner.

Les collections font partie de notre présent : en témoigne le succès du Musée Zoologique qui accueille, encore un mois après sa réouverture, 1 700 visiteurs par jour. Les collections préparent l'université de demain, pour transformer le campus historique en un quartier culturel, ouvert sur la ville, où le savoir des chercheurs pourrait se dévoiler à tous les publics. La réouverture progressive de plusieurs musées, le Musée de sismologie, le Planétarium, le Musée zoologique et à l'avenir le Musée de paléontologie et de minéralogie, vise à rendre l'université un acteur culturel de la cité, un lieu de connaissance accessible à tous.

## Un lien avec le territoire

Les collections matérialisent ainsi le lien entre l'université et son territoire. Elles conservent la mémoire du passé de l'Alsace, révélé par la grande enquête menée sur la *Reichuniversität* ou par le projet linguistique sur le théâtre en alsacien. Par elles se tissent les liens avec la Région et avec la Ville qui collaborent pour la promotion du savoir dans plusieurs projets, et notamment dans la gestion du Musée zoologique. Grâce à elles l'université s'ouvre sur son territoire, par les actions coordonnées par le Jardin des sciences, qui ont touché, en 2024, environ 120 000 personnes.

## Utiles à la société

Les collections révèlent enfin une des missions essentielles de l'université : celle d'être utile à la société, en mettant le savoir à la portée de tous. Les objets des collections servent à la fois aux chercheurs, aux étudiants et à tous les publics : en est un exemple le musée de sismologie, ouvert à tous, utilisé par les enseignants, au cœur d'un projet de recherche sur l'histoire des séismes. Les collections confrontent l'université à son histoire et la poussent à faire évoluer les savoirs. Si les 50 000 spécimens de l'herbier servaient, à l'origine, à classer les espèces végétales, leur numérisation rendra possible l'exploration de l'histoire de la biodiversité. Ces collections ne sont pas seulement le vestige poussiéreux du passé, elles posent un double défi à l'université d'aujourd'hui : celui de faire progresser les savoirs et de les rendre accessibles à tous.

■ Enrica Zanin, vice-présidente Culture, sciences et société.





# Les sismogrammes anciens parlent encore

Strasbourg a été un haut lieu de l'enregistrement des séismes à l'échelle mondiale depuis 1900, date d'inauguration de sa station, aujourd'hui le Musée de sismologie. Ces sismogrammes, conservés depuis un siècle, sont encore une ressource pour les chercheurs d'aujourd'hui, comme Luis Rivera et Sophie Lambotte de l'Eost (École et observatoire des sciences de la Terre).

*« J'aime l'idée de faire parler à nouveau ces enregistrements des séismes passés. C'est devenu mon sujet de recherche préféré », confie Luis Rivera, professeur de sismologie. Car on peut encore en tirer des enseignements. « Souvent, un séisme actuel ravive l'intérêt pour les événements anciens survenus dans la même région. Avec nos techniques modernes, nous pouvons les comparer et affiner nos modèles. À la lumière des enregistrements actuels, on peut aussi réétudier les séismes anciens : la source, le type de rupture, la magnitude... »*

Ainsi, après le séisme de magnitude 8,8 survenu au Kamtchatka, en Russie, en juillet 2025, l'un des plus puissants au monde depuis 2011, les deux sismologues ont retrouvé les enregistrements d'un événement similaire survenu en 1952, presque au même endroit. Celui-ci avait été enregistré à la station de Strasbourg sur deux sismographes. *« On peut en tirer des données pour, par exemple, affiner notre connaissance de l'aléa sismique, c'est-à-dire la probabilité que d'autres événements comparables surviennent dans la région sur le long terme », illustre-t-il.*

## Demandes à l'international

Les deux chercheurs sont les référents de cette collection qui représente 100 000 sismogrammes originaux et 40 000 sous forme de microfilms. Ils répondent régulièrement aux demandes de chercheurs du monde entier – Japon, Turquie, Europe de l'Est... – en quête d'enregistrements anciens pour mener à bien leurs études. Ils leur fournissent les images scannées, accompagnées des informations sur le sismographe et sur l'étalonnage, consignées dans les carnets de la station.

## Deux sismographes

Les chercheurs croisent les données de deux types de sismographes aux sensibilités différentes. Chacun fournissait trois jeux de données, selon les trois dimensions : axe vertical et axes horizontaux est-ouest et nord-sud. Le sismographe de Wiechert de 1903 utilisait du papier noirci au noir de fumée, celui de Galitzine de 1912 du papier photographique. Les repères temporels, marqués par de petites interruptions du signal, apparaissent toutes les minutes.

*« Nous avons besoin de comprendre la mécanique de l'instrument pour interpréter correctement les oscillations. Ces informations sont indispensables pour faire la conversion entre le signal enregistré et le mouvement réel du sol », expliquent-ils.*

*« Nos sismogrammes anciens sont des données précieuses, très appréciées. Ils permettent de remonter dans le temps », appuie Luis Rivera. Une doctorante de l'Université de Postdam a ainsi passé trois semaines à l'Eost pour scanner les enregistrements d'une trentaine de séismes du Tibet au Japon, sujet de sa thèse. Jusqu'aux années 1970, les originaux étaient envoyés sous forme de prêt... et ne revenaient pas toujours. Mais il n'est jamais trop tard : l'un d'eux, redécouvert récemment par un sismologue de Fribourg, va faire son retour, 40 ans plus tard... »*

■ Stéphanie Robert

*« On peut en tirer des données pour, par exemple, affiner notre connaissance de l'aléa sismique. »*



Luis Rivera, professeur de sismologie.

# La circulation des savoirs au cœur d'une collection d'ouvrages rares

Du séminaire de philologie romane au Palais universitaire en 1880 au Département d'études roumaines actuel de la Faculté des langues, l'étude du fonds documentaire consacré à la langue roumaine continue à apporter un témoignage riche de l'histoire intellectuelle de l'Université de Strasbourg.

Le séminaire de philologie romane ou *Romanisches Seminar* fait partie intégrante du Palais universitaire au moment de sa création, au même titre que les autres séminaires disciplinaires (germanistique, études anglaises, études orientales, histoire, géographie, mathématiques, etc.). Issu du modèle universitaire humboldtien, le séminaire est un dispositif qui associe une salle de cours, un

« L'architecture du palais permet à l'époque la libre-circulation d'une salle-bibliothèque à une autre, d'une discipline à une autre, ce qui traduit une spatialisation du savoir. »

enseignement et une bibliothèque. « Dès sa conception, le Palais universitaire réunit le cadre de l'enseignement à l'élaboration des savoirs. Le système du séminaire regroupe autour d'un professeur un nombre restreint d'étudiants qui travaillent dans une salle-bibliothèque correspondant à la discipline enseignée. L'architecture du palais permet à l'époque la libre-circulation d'une salle-bibliothèque à une autre, d'une discipline à une autre, ce qui traduit une spatialisation du savoir et de la mémoire, comme l'a montré l'historien de l'art Roland Recht », indique Ana-Maria Gîrleanu-Guichard, directrice du Département d'études roumaines de la Faculté des langues et chercheuse au laboratoire Culture et histoire dans l'espace roman (Cher).



Ana-Maria Gîrleanu-Guichard, chercheuse au laboratoire Culture et histoire dans l'espace roman (Cher).



Myriam Pépino, responsable de l'atelier de reliure et de documents anciens de l'UFR de mathématique et d'informatique.

Une partie de la collection d'ouvrages afférente au séminaire de philologie romane se trouve aujourd'hui dans le bureau de la chercheuse. Son étude continue à offrir une source de renseignements sur la constitution même de cette collection documentaire et sur la construction des savoirs disciplinaires à l'Université de Strasbourg. Que ce soit la discipline des ouvrages (dialectologie, phonétique, lexicologie...), leurs auteurs, leur date de parution ou d'acquisition, autant d'indices et de pistes que la chercheuse a recoupés. « L'analyse des cachets imprimés sur les ouvrages permet de déterminer l'époque à laquelle ils sont entrés dans la collection et atteste implicitement l'intérêt pour le roumain au séminaire de philologie romane », explique Ana-Maria Gîrleanu-Guichard.

## Un réseau intellectuel à dimension européenne

La généalogie et l'évolution de ce fonds montre la place de la recherche en langue et littérature roumaines au sein des études romanes qui comprenaient également à l'époque l'étude du français, de l'italien, de l'espagnol, du portugais, du provençal et du catalan. Certains ouvrages comportent aussi des dédicaces de leurs auteurs.

*« Voir ces dédicaces, c'était rencontrer par-delà le temps leurs auteurs, c'était assez émouvant. Plonger dans ce corpus m'a permis de découvrir des trajectoires de vie qui se sont croisées, des compagnonnages, des amitiés fidèles ou des rivalités scientifiques, ce qui révèle la dimension structurante des collections pour une communauté »*

Au-delà de l'intérêt pour l'institutionnalisation du roumain à l'Université de Strasbourg, l'étude de ce fonds montre que le séminaire de romanistique appartenait à un réseau intellectuel à dimension européenne. Tchernivtsi (Cernăuți), Cluj, Vienne, Leipzig, Halle, Prague, Francfort, Strasbourg, Paris sont quelques centres parmi les plus importants dans cette structure réticulaire. « *Ce fonds documentaire apporte également des témoignages exceptionnels sur la circulation des savoirs dans un espace universitaire à double identité culturelle, française et allemande, sous un arc chronologique assez large (1880-1980)* », ajoute Ana-Maria Gîrleanu-Guichard.

Cette dynamique intellectuelle et l'acquisition constante, au fil du temps, d'ouvrages relatifs à la langue roumaine, à son histoire et à son évolution prouve toute l'attention accordée à cette langue au sein des études romanes à Strasbourg. La création d'un lectorat en 1956 institutionnalise l'étude du roumain et son enseignement au sein de l'université. Suivra la création de l'Institut de langue et de littérature roumaines devenu aujourd'hui le Département d'études roumaines.

■ Frédéric Zinck

## Un fonds, une exposition, une journée d'études, un nouvel axe de recherche

Grâce à un appel à projets dans le cadre de Strasbourg Capitale mondiale du livre, des fonds ont été mobilisés pour relier, restaurer ou nettoyer une quarantaine d'ouvrages de la collection. « *La majorité des ouvrages étaient simplement reliés par une couverture souple. Myriam Pépino, responsable de l'atelier de reliure et de documents anciens de l'UFR de mathématique et d'informatique a réalisé un travail d'orfèvre qui a permis de replonger dans l'histoire de ce fonds et des enseignements dispensés au séminaire de philologie romane. Cette restauration a également donné lieu à une exposition à la Maison interuniversitaire des sciences de l'Homme - Alsace en 2025, s'inscrivant dans un travail de recherche plus ample qui concerne, d'une part, l'institutionnalisation des études roumaines à l'Université de Strasbourg, et d'autre part, les liens entre la généalogie des collections locales, les divers projets pédagogiques et l'espace architectural* », explique Ana-Maria Gîrleanu-Guichard.

À la suite d'une journée d'études sur la « Circulation des idées et des élites aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles à l'Université de Strasbourg », la chercheuse souhaite aujourd'hui développer un nouvel axe de recherche sur les transferts culturels et l'évolution des relations intellectuelles franco-germano-roumaines.

# Quand la recherche historique redonne sens aux restes humains

Le travail des historiennes  
Déborah Dubald et Tricia Close-Koenig,  
chercheuses à l'Université de Strasbourg,  
invite à porter un autre regard  
sur les restes humains de l'ancien  
Institut d'anatomie pathologique  
de la Faculté de médecine, maïeutique  
et sciences de la santé.

Dans l'aile dédiée à l'Institut d'anatomie pathologique de l'Université de Strasbourg, les collections ont perdu leur vocation d'enseignement. Ces bâtiments historiques abritent aujourd'hui des bureaux et des salles de cours, mais les objets, eux, sont restés. Pièces anatomiques conservées dans le formol, blocs de paraffine, lames histologiques, etc. C'est dans cet environnement qu'évoluent Déborah Dubald et Tricia Close-Koenig, chercheuses au laboratoire Sociétés, acteurs, gouvernements

en Europe (Sage – Unistra/CNRS). « Notre terrain d'étude n'est pas juste un terrain épistémologique, explique Deborah Dubald. Nous sommes entourées du matériel que nous étudions. » Ces vestiges du corps figés dans la paraffine ou entre des lames de verre, composent ce que la chercheuse considère comme une collection : « C'est un tout. Il y a une continuité manifeste de production des objets collectionnés au fil du temps. »

L'étude des registres et des archives de l'institut permet de reconstituer le contexte de production de ces restes humains : qui les a préparés, dans quel but et dans quelles conditions. Le travail de Deborah Dubald et Tricia Close-Koenig met en lumière une continuité et une systématisation de la collecte au fil du temps. Elles s'intéressent à cette activité dans son fonctionnement « ordinaire », en dehors de la période du Troisième Reich, qui fait l'objet d'un travail historique et mémoriel à part entière (voir encadré). Ces objets témoignent d'une époque où la médecine et la recherche reposaient sur l'observation directe des pathologies : avant l'imagerie médicale, accumuler des spécimens était indispensable pour comprendre les maladies et transmettre le savoir.

« C'est un tout. Il y a une continuité manifeste de production des objets collectionnés au fil du temps. »

### Lumière sur les activités de la Faculté de médecine sous occupation nazie

En 2016, une Commission historique, internationale et indépendante, dont la mission a été d'éclairer l'histoire de la *Reichsuniversität Straßburg* entre 1941 et 1944 est mise en place par l'Université de Strasbourg. Les recherches ont concerné en particulier :

- Les activités scientifiques et politiques des membres et représentants de la *Reichsuniversität* entre 1941 et 1944 ;
- Les conséquences de l'activité de la *Reichsuniversität* après 1945 et les relations entre la *Reichsuniversität* et l'Université de Strasbourg ;
- L'identification de victimes des recherches, pratiques ou persécutions qui ont eu lieu en lien avec la *Reichsuniversität* ;
- L'identification de préparations scientifiques ou pédagogiques produites par la *Reichsuniversität* et la formulation de propositions pour leur prise en charge ;
- La constitution d'une base documentaire sur le sujet.

En 2022, après six ans de recherche, la Commission historique pour l'histoire de la Faculté de médecine de la *Reichsuniversität Straßburg* (CHRUS) rendait publics les résultats de ses travaux. Un nouveau jalon dans l'évolution des connaissances sur cette période sombre de l'histoire de la science, de l'université et de la ville.

### Un statut ambigu

Cette collection éclaire également le rapport de la société au corps dans un contexte historique. « À un moment donné, nos sociétés autorisent les prélèvements sur les corps. La collection apparaissait comme une nécessité pour soigner, pour développer des moyens thérapeutiques, pour l'instruction publique et la recherche. » Au XIX<sup>e</sup> siècle, la plupart des restes proviennent de corps non réclamés : indigents, prisonniers, malades mentaux ou personnes mortes à l'hôpital sans famille, révélant également les importantes inégalités sociales qui traversent la société. Pour Deborah Dubald, l'émotion qui entoure cette collection s'explique par son statut ambigu : son utilité scientifique d'origine a disparu, elle n'est pas encore patrimonialisée, et les restes ne sont pas véritablement considérés comme des dépouilles.

« En tant qu'historiennes, nous ne sommes pas dans un questionnement éthique. Nous entendons donner un éclairage sur l'origine de la collection et qui les a produites », précise la chercheuse. Ces travaux invitent à une compréhension globale de la collection en l'inscrivant dans son contexte historique d'un point de vue scientifique et social. Les restes humains de l'Institut d'anatomie pathologique apparaissent alors pour ce qu'ils sont : les témoins d'une époque, d'un rapport au corps et à la médecine.

■ Fanny Cygan



Découvrir le dossier complet dans *Savoir(s) | le quotidien* : **Lumière sur les activités de la Faculté de médecine sous occupation nazie.**





# Les collections d'anatomie : un patrimoine vivant entre science et transmission

Ils travaillent dans les sous-sols de l'Institut d'anatomie normale et pathologique. On les appelle prosecteurs, un mot ancien qui désigne ces techniciens médicaux chargés de préparer, conserver et transmettre un patrimoine anatomique unique. À Strasbourg, ils ne sont que deux à exercer ce

Ces collections  
offrent une

expérience

pédagogique

irremplaçable.

métier rare, héritiers des assistants de professeurs du XVIII<sup>e</sup> siècle. Grâce à eux, une collection vieille de plus de trois siècles continue de vivre, entre rigueur scientifique et respect du corps humain.



**Patrice Willmann**, prosecteur à l'Institut d'anatomie normale et pathologique.

Certaines pièces remontent au XVII<sup>e</sup> siècle : squelettes, organes vernis, préparations humides, plastinées ou sèches... Près de 20 000 spécimens sont aujourd'hui conservés à l'institut, entre salles de travaux pratiques, zones de stockage et musée. « C'est un héritage scientifique exceptionnel, explique Patrice Willmann, prosecteur. À Strasbourg, les étudiants peuvent encore apprendre l'anatomie à partir de pièces réelles, ce qui est devenu rare en France ». Les étudiants de deuxième et troisième année y découvrent le corps humain sous toutes ses dimensions, manipulant bocal et pièces par thématique (thorax, abdomen, appareil locomoteur,

système nerveux) pour annoter et comprendre par le dessin la complexité des structures. Ces collections offrent une expérience pédagogique irremplaçable : voir en trois dimensions ce que les livres et modèles numériques ne montrent qu'à plat.

## Moins de 100 prosecteurs en France

Derrière ces pièces précieusement conservées se cache un travail quotidien exigeant. La journée d'un prosecteur commence souvent dans le silence des chambres froides : contrôle des températures, vérification des cuves, réception des dons de corps. Chaque sujet fait l'objet d'une procédure minutieuse (sérologie, radiographie, détection de prothèses...), avant d'être orienté vers sa destination : étude chirurgicale, dissection ou préparation muséale. Pour cela, les corps sont conservés par congélation ou par injection d'un fluide d'embaumement. Les prosecteurs assurent aussi le suivi des dons, participent aux travaux des laboratoires et accompagnent les étudiants lors des dissections. En France, ils sont moins d'une centaine à exercer ce métier discret, mais essentiel à la formation médicale.

Depuis la loi de 2022, le don du corps bénéficie d'un cadre plus clair, garantissant le respect de la volonté des personnes. À Strasbourg, l'Institut d'anatomie prend en charge l'ensemble du processus, du transport à la crémation, sans frais pour les familles. Ce dispositif, conjugué à une meilleure information du public, a suscité un regain d'intérêt : plus de 250 intentions de don ont été enregistrées en un an.

Si ces collections servent avant tout à l'enseignement, elles constituent aussi un trésor scientifique que l'université s'attache à préserver. Des collaborations avec des restaurateurs et conservateurs européens permettent d'entretenir les pièces les plus anciennes et d'échanger sur de nouvelles pratiques de conservation. Chaque année, les Journées européennes du patrimoine offrent au public la possibilité de découvrir cet ensemble fascinant, souvent méconnu, où s'incarne la mémoire du savoir médical. « Autant de moyens de faire vivre ces collections », conclut Patrice Willmann.

■ Mathilde Hubert

# Premier acte pour MeThAL, macroanalyse du théâtre en alsacien

Prenez un corpus d'une centaine de pièces en dialecte, numérisez-le, encodez-le, extrayez et comparez des données relatives aux personnages ou aux lieux de l'action : vous obtenez MeThAL. Avec ce projet de macroanalyse du théâtre en alsacien, à la croisée de la linguistique et des sciences computationnelles, Pablo Ruiz Fabo du laboratoire Linguistique, langues et parole (Lilpa) et son équipe cherchent à « faire parler » les textes, pour esquisser un tableau sociolinguistique de leur époque.

Herr Maire, Gustave Stoskopf, Marie Hart... De grands noms du théâtre alsacien, quelque peu oubliés aujourd'hui, passé l'âge d'or du début du XX<sup>e</sup> siècle.

Cette approche  
de macroanalyse  
laisse espérer  
pour l'avenir une  
re-visibilisation  
des langues  
régionales.

À la faveur du projet MeThAL (Macroanalyse du théâtre en alsacien), leur mémoire de précieux témoins se retrouve réactivée à travers leurs textes. Point de départ : « 150 pièces numérisées, en majorité par la Bibliothèque nationale et universitaire (BNU) », détaille Pablo Ruiz Fabo. Objectif pour les chercheurs : esquisser à partir de données brutes la manière dont la société de l'époque est dépeinte.

## « Humanités numériques »

Impossible de séparer le théâtre régional en Alsace de la pratique du dialecte local : « Avant le lancement du projet en 2019, nous ne disposions d'aucun corpus de texte électronique de grande taille, représentatif de cette tradition dans laquelle les genres populaires et humoristiques prédominent. »

Premier défi : harmoniser l'encodage numérique des textes, obtenu en combinant format Text Encoding Initiative (TEI) et Reconnaissance optique des caractères (Roc). « À l'époque, il n'existait pas d'orthographe standard pour l'alsacien. » Issus de la grande famille des « humanités numériques »,

de nombreux stagiaires ont patiemment réalisé ce travail, maniant code Python et balises, corrigeant à la main les approximations de l'outil informatique.

Avec près de 3 000 personnages recensés, leur genre, leur profession, position sociale, les lieux où se déroulent les pièces, leur genre dramatique, les époques séquencées (de 1810 à 1940), et la structuration des pièces en actes, scènes, répliques et didascalies, le croisement des données permet des analyses quantitatives, selon les différentes variables. La représentation des personnages féminins est ainsi riche d'enseignements : « On remarque que chez les autrices femmes, la moitié des personnages féminins sont caractérisés par leur profession, alors que c'est seulement le cas chez 11 % des auteurs, où elles sont souvent cantonnées au rôle d'épouse. »



Couverture pour la pièce D'r Candidat, de Gustave Stoskopf (1899).

## Vaudeville et théâtre populaire

Déjà appliquée aux principales traditions dramatiques européennes, cette approche de macroanalyse, ou *distant reading*, laisse espérer pour l'avenir une re-visibilisation des langues régionales. C'est un objectif partagé avec d'autres projets autour des langues régionales, qui ont inspiré le projet MeThAL (ANR Divital, Restaure, etc.). Outre l'alsacien, Pablo Ruiz Fabo s'intéresse en ce moment « à la littérature galicienne, périphérique par rapport à l'espagnol et au portugais », dans le cadre d'un projet Marie Skłodowska-Curie.

Partagé sur d'autres plateformes à l'échelle européenne, disponible en libre accès conformément au principe de recherche Fair (*Findable, Accessible, Interoperable, Reusable*), ce corpus va maintenant permettre d'établir des comparaisons avec les corpus de langues majoritaires, comme le vaudeville français ou le théâtre populaire allemand.

■ Elsa Collobert

# La collection de matière médicale sort de l'oubli

La Faculté de pharmacie de l'université entreprend depuis deux ans un minutieux travail d'inventaire de sa collection patrimoniale en pharmacognosie, l'étude des substances naturelles d'origine végétale, minérale ou animale. Immersion avec Sergio Ortiz, maître de conférences en pharmacognosie.

Derrière les portes d'une cave de la Faculté de pharmacie s'alignent encore près de 3 000 bocaux renfermant poudres, écorces, racines, insectes ou minéraux. À côté d'eux, une cinquantaine d'objets utilisés autrefois pour la préparation des remèdes : pots en céramique, matériel d'extraction, pointes de flèches enduites de poison, ou encore masques de chamans collectés avec les plantes associées aux rituels thérapeutiques. Née au XIX<sup>e</sup> siècle dans un but pédagogique, la collection visait à former les futurs pharmaciens à reconnaître les matières médicales. Comme dans d'autres facultés françaises, elle servait de support d'enseignement lorsque la pharmacie s'apprenait d'abord par l'observation de la matière brute.

Conçue lorsque Strasbourg était allemande, cette collection unique porte une forte empreinte coloniale : elle rassemble de nombreuses plantes exotiques issues d'Afrique ou d'Asie. Mais dans les années 1980, lors du déménagement de la faculté à Illkirch, le musée d'origine a été fermé et les bocaux relégués en sous-sol. L'inventaire a disparu et pendant plusieurs décennies, personne ne savait vraiment ce qu'il en restait.

## Tout un monde de pratiques et de croyances

En 2022, un inventaire de sauvegarde a été relancé avec le soutien du Jardin des sciences. « Nous avons déjà nettoyé et documenté environ mille bocaux. C'est un travail lent mais passionnant », raconte le chercheur au Laboratoire d'innovation thérapeutique (LIT-Unistra/CNRS).



Sergio Ortiz, chercheur au Laboratoire d'innovation thérapeutique (LIT-Unistra/CNRS).

Ce chantier s'inscrit dans une démarche nationale d'harmonisation des inventaires pour comparer la composition des collections et retracer leurs origines. « C'est une véritable enquête historique et scientifique : comprendre d'où viennent ces plantes, comment elles ont été utilisées et ce qu'elles peuvent encore nous apprendre. » Car ces échantillons anciens gardent tout leur potentiel. Grâce aux techniques analytiques modernes, il est aujourd'hui possible d'en extraire des informations chimiques inédites à partir de quelques milligrammes seulement. « Aujourd'hui, avec les conventions de bioéthique, il est parfois très difficile d'accéder à ce type de plantes et nous les avons dans la collection », ajoute le chercheur. Certaines plantes, inaccessibles pour des raisons éthiques ou environnementales, pourraient ainsi livrer de nouveaux composés bioactifs utiles à la recherche pharmaceutique.

La collection reprend aussi vie à travers des actions de transmission. Deux vitrines permanentes dans le hall de la faculté doivent prochainement permettre aux enseignants d'illustrer leurs cours. Les étudiants du master Plantes moléculaires bioactives et valorisation participent également à ces actions, contribuant à faire revivre la collection au fil de leurs projets. Chaque année, lors des Journées européennes du patrimoine, certains bocaux sont présentés au Jardin botanique, accompagnés d'objets rituels évoquant les savoirs traditionnels. « Derrière chaque plante, il y a un usage, une culture, une symbolique. Ces objets racontent aussi tout un monde de pratiques et de croyances », souligne Sergio Ortiz.

■M.H.

Certaines plantes, inaccessibles pour des raisons éthiques ou environnementales, pourraient livrer de nouveaux composés bioactifs utiles à la recherche.

# Numériser pour protéger, diffuser et valoriser

L'immense chantier de la numérisation des collections patrimoniales de l'université a commencé en 2006. Description et explications avec Nicolas Di Méo, responsable du pôle Collections des bibliothèques de l'Université de Strasbourg.

## À quoi cela sert-il de numériser les collections des bibliothèques universitaires ?

Il est d'abord important de préciser que nous numérisons uniquement les collections patrimoniales : c'est-à-dire les collections antérieures à 1850, les documents présentant une valeur exceptionnelle, qu'elle soit marchande ou intellectuelle et scientifique, et enfin les documents extrêmement rares, même s'ils sont postérieurs à 1850. La numérisation sert d'abord à conserver ces documents, qui peuvent être très fragiles et qu'une simple manipulation suffirait à endommager. C'est une manière de protéger les documents originaux. Par ailleurs, la numérisation facilite aussi la diffusion des documents directement accessibles grâce aux moteurs de recherche : cela évite aux chercheurs de se déplacer. Enfin, la numérisation permet de valoriser les documents : par exemple si l'on prend le corpus de photos d'archéologie classique, nous avons demandé aux étudiants en master ou doctorat d'archéologie de commenter les photographies.

## Concrètement comment cela se passe-t-il ?

L'équipe de numérisation compte trois personnes. Les deux opérateurs de numérisation vérifient que les documents sont matériellement numérisables, les préparent, les nettoient, les dépoussièrent et prennent les clichés sur un scanner. Le service dispose d'un scanner capable de numériser des documents jusqu'au format A1, c'est-à-dire 59,4 cm x 84,1 cm. En moyenne, il est possible de scanner un ouvrage de 300 à 400 pages par jour. Et une fois que le document est numérisé, il est mis en ligne dans notre bibliothèque numérique, Numistral.



Nicolas Di Méo, responsable du pôle Collections des bibliothèques de l'Unistra.

Sauf cas très rares, tous les documents numérisés sont accessibles via Numistral. Une troisième personne est responsable de cette bibliothèque numérique et coordonne les projets de numérisation avec les partenaires, qui sont souvent les enseignants-chercheurs.

## Sur quels critères numérisez-vous tel document et pas tel autre ?

Cela peut émaner du choix des bibliothécaires qui relèvent des documents intéressants. Les demandes peuvent aussi provenir des chercheurs ou d'autres services. À priori, sauf exception, nous ne renumérisons pas un document déjà accessible sur une autre bibliothèque numérique. Depuis une dizaine d'années, nous constituons de plus en plus des corpus, dans le cadre de projets de recherche, par exemple. Ainsi avons-nous réalisé un corpus de plaques de verre d'histoire de l'art à la demande de deux enseignants-chercheurs du Département d'histoire de l'art de la Faculté des sciences historiques. De très nombreux fonds, notamment iconographiques, attendent encore d'être numérisés.

■ Propos recueillis par Jean de Miscalut

« De très nombreux fonds, notamment iconographiques, attendent encore d'être numérisés. »

## Big data

800 000 fichiers sont en ligne sur la bibliothèque numérique de l'Université de Strasbourg. Une photo, c'est un seul fichier, mais un livre de 300 pages, ce sont 300 fichiers. Et l'Intelligence artificielle (IA) ? Elle n'aide pas à la numérisation, en revanche les documents mis en ligne peuvent très bien être « moissonnés » par les IA génératives.



# Focus sur quatre outils de numérisation

## Pount, la plateforme collaborative de la recherche

Voilà un acronyme bien trouvé. Pount, c'est le nom d'une province de l'Égypte antique sur les rives de la mer Rouge, c'est aussi la Plateforme ouverte numérique transdisciplinaire de l'Unistra. Créée en 2018 à la demande des archéologues en égyptologie, Pount est une plateforme sur laquelle les chercheurs peuvent déposer leurs données et les décrire. Il peut s'agir d'images, de vidéos, de sons, de modèles 3D. « *La particularité*, précise Stéphanie Cheviron, chef de projet fonctionnel du projet, *c'est que chaque chercheur peut créer son propre modèle de métadonnées, lié à ses besoins. C'est une plateforme collaborative, qui permet de travailler avec d'autres chercheurs de l'Unistra ou d'ailleurs.* » Collections de paléontologie, cartothèque de géologie, herbier, batteries au lithium... on trouve de tout dans Pount.

 [pount.unistra.fr](http://pount.unistra.fr)

## Numistral, le patrimoine alsacien numérisé

Créé en 2019, le portail Numistral donne accès aux documents patrimoniaux numérisés de plusieurs établissements d'enseignement supérieur et de recherche alsacien : la Bibliothèque nationale et universitaire, l'Université de Haute-Alsace et aussi la bibliothèque municipale de Mulhouse. « *Pour l'Unistra, 36 000 documents sont actuellement en ligne*, explique Marie Boissière-Vasseur, responsable du service Politique documentaire, conservation et numérisation. *Nous avons choisi de numériser des documents remarquables, comme la bibliothèque Jean Hermann, ou très récemment une partie de la photothèque de la Bibliothèque des arts, ou un fonds d'archives photographiques de l'Institut Charles-Sadron. Par ailleurs, nous avons numérisé un peu plus de 1 600 thèses de l'Université de Strasbourg.* »

 [numistral.fr](http://numistral.fr)

## Numérisation en cours à l'Herbier

L'Herbier de l'Université de Strasbourg abrite plus de 500 000 spécimens botaniques et fongiques, résultat de plus de 250 ans d'activité botanique. Ces collections sont régulièrement consultées par des chercheurs du monde entier. « *La numérisation permet de préserver les planches, qui n'aiment pas trop être manipulées*, explique Gisèle Haan-Archipoff, qui a dirigé l'Herbier jusqu'au 1<sup>er</sup> octobre dernier. *C'est aussi une manière de partager avec les chercheurs du monde entier et le grand public.* » En 2017, le Réseau national des collections naturalistes (Recolnat) a permis la numérisation de 32 000 spécimens. Numistral participe également à la numérisation. À partir de 2026, le projet européen DiSSCo (Distributed System of Scientific Collections) permettra de poursuivre la numérisation des collections. Toutes ces images seront consultables sur la plateforme Pount.

 [herbier.unistra.fr](http://herbier.unistra.fr)

## À la Misha, les objets n'ont plus rien à cacher

Ce matin de septembre, Jean-Philippe Droux, ingénieur d'études cartographe et photogrammètre au sein du laboratoire Archéologie et histoire ancienne : Méditerranée-Europe (Archimede) hébergé à la Maison interuniversitaire des sciences de l'Homme – Alsace (Misha), est aux commandes du tomographe, afin de scanner la momie d'un faucon que lui a confiée l'Institut d'égyptologie. La tomographie permet de radiographier tout type d'objet au rayon X. Le scan de la momie de faucon a duré environ une heure. Résultat : tout le squelette du rapace est révélé. Quelques semaines avant, des urnes funéraires gallo-romaines provenant des fouilles de Koenigshoffen avaient été scannées.

Deux étages au-dessus, la salle de photogrammétrie permet de modéliser un objet en 3D à partir de plusieurs photos prises sous des angles différents et selon un protocole très précis. « *Cela permet d'analyser très finement la géométrie 3D d'un objet archéologique* », explique Jean-Philippe Droux.

# L'art de la copie : le trésor de la collection de moulages de l'université

Constituée à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, la collection de moulages de l'Université de Strasbourg rassemble plus de 900 pièces, formant ainsi l'une des plus riches collections de France. Ces copies d'œuvres antiques continuent d'alimenter la recherche et la transmission de savoirs, malgré la fermeture du musée qui les abritait.

Créée par Adolf Michaelis, prestigieux titulaire de la chaire d'archéologie de l'université impériale allemande, la collection de moulages est à l'origine un outil pédagogique, un *Lehrapparat*, adossé à l'enseignement. « À cette époque, en Allemagne,

*Lieu de transmission et de formation, la collection de moulages se situe au croisement de la recherche, la pédagogie et la valorisation patrimoniale.*

*la création d'une chaire d'archéologie s'accompagnait presque toujours de l'ouverture d'un musée. Les moulages permettaient aux étudiants d'accéder aux œuvres antiques, éloignées géographiquement »,* commente Rachel Nouet, maîtresse de conférences en Antiquité classique.

Aux côtés des moulages, qui comportent les reproductions de certaines des trouvailles archéologiques les plus importantes, comme

les frontons d'Égine ou le Cléobis de Delphes, la collection réunit des objets antiques issus de fouilles, ainsi que des photographies anciennes. « *Le corpus de la collection porte sur l'art grec en cohérence avec la conception allemande de la Kunstarchäologie, dont Michaelis était l'une des figures éminentes* », note la chercheuse. Certaines reproductions sont importantes pour l'histoire des œuvres : « *Les moulages peuvent témoigner d'un état antérieur à l'état actuel des œuvres originales, avant leur altération ou leur restauration* », précise Rachel Nouet.



**Rachel Nouet**, maîtresse de conférences en Antiquité classique dans les sous-sols du Palais universitaire.

Lieu de transmission et de formation, la collection de moulages se situe au croisement de la recherche, la pédagogie et la valorisation patrimoniale. Ils ont notamment permis à Michaelis d'étudier les effets de la polychromie ou de proposer des restitutions de monuments fragmentaires. C'est ainsi que sa présentation des deux moulages des Tyrannoctones réunis dans un seul socle a fait date. Conservée aujourd'hui dans les sous-sols du Palais universitaire, et fermée temporairement au public (voir encadré), la collection de moulages illustre que cet art de la copie dépasse sa simple fonction initiale de reproduction.

■ F.C.

## Le Musée des moulages ferme, mais la collection reste vivante

Fermé depuis juin 2024 pour raisons de sécurité, le Musée des moulages continue à vivre grâce à l'engagement des enseignants et des étudiants membres de l'Association des amis du musée Adolf-Michaelis. Fondée en 2014, cette association veille à la valorisation et à la diffusion de ce patrimoine exceptionnel. « *Malgré la fermeture, les études scientifiques, le travail d'inventaire, de nettoyage et le prêt des œuvres à d'autres institutions se poursuit* », souligne Rachel Nouet. Des moulages voyageront ainsi cette année jusqu'au musée de Guebwiller et au musée de l'Annexion à Gravelotte. Un projet d'exposition de quelques œuvres au Studium sur le campus de l'Esplanade est également en construction. En parallèle, un projet de visite virtuelle en réalité augmentée est en cours avec les étudiants de la licence Informatique qui pourrait permettre d'ouvrir la collection à un plus large public.

# Collection médicale ancienne, future biobanque ?

Au sein de l'Institut d'anatomie pathologique, repose plus d'un million d'échantillons de biopsies médicales réalisées entre 1945 et 2005, documentés dans plus de 2 000 registres. Une possible mine d'informations pour la recherche biomédicale, si l'on peut en extraire l'ADN et l'analyser. Vincent Zvenigorosky, post-doctorant généticien, vient d'apporter une preuve de concept avec la bactérie responsable de la syphilis.

Depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'en 2005, l'Institut d'anatomie pathologique analysait les tissus ou échantillons de tumeurs prélevés sur les patients pour le compte de l'hôpital. Conservés dans des petits blocs de paraffine, ils ont été soigneusement référencés et stockés principalement au sous-sol de l'institut. Ce fonds représente plus d'un million d'échantillons et de lames minces. Leur exploitation serait impossible sans les registres qui les identifient et consignent les résultats, avec des informations sur la pathologie, principalement des cancers ou des infections comme la syphilis. Une collection assez unique en France, selon Tricia Close-Koenig, chercheuse en histoire de la médecine à la Faculté de médecine, maïeutique et sciences de la santé.

## Génome bactérien de 1947

L'ambition du projet ANR (Agence nationale de la recherche) Archimed, initié en 2023, est d'exploiter ce fonds pour constituer une banque d'échantillons humains, en partenariat avec l'Université de Genève qui dispose aussi d'une collection médicale unique. Pour valider le concept, l'équipe se concentre sur la syphilis. C'est là qu'intervient Vincent Zvenigorosky, généticien spécialiste de l'ADN ancien et dégradé. « Le formol, utilisé pour fixer les échantillons, dégrade l'ADN. Mais grâce aux techniques modernes de génomique et bioinformatique, il est possible de l'extraire et de reconstituer l'information, ce qui était impossible il y a dix ans. À partir d'un échantillon de 1947, j'ai pu séquencer le génome de la bactérie responsable de la syphilis, *Treponema pallidum*, c'est un exploit technique », se réjouit-il.

Autre découverte étonnante : ce génome ressemble aux souches américaines. L'idée maintenant est de poursuivre les recherches sur une trentaine d'autres échantillons pour retracer la phylogénie de la bactérie, c'est-à-dire son origine et son évolution. Ceci aidera à mieux traiter les patients aujourd'hui, car la syphilis touche encore 20 000 personnes en France et connaît une recrudescence dans les pays occidentaux.

## Histoire et génomique

Prochaine étape : poursuivre la numérisation des 2 000 registres, un travail de fourmi. Un modèle d'intelligence artificielle est en développement pour lire et exploiter ces données anciennes massives. L'objectif est de rendre la collection interrogeable par une base de données, pour les chercheurs qui souhaitent identifier des marqueurs de cancers, étudier l'évolution de pathologies, mieux comprendre les maladies rares ou neurodégénératives, et leur histoire. « Les collaborations entre historiens et bio-généticiens sont rares. La richesse de notre projet réside dans cet enrichissement mutuel entre histoire et biogénomique, comme une symbiose », estime Tricia Close-Koenig.

■ S.R.

Ceci aidera à mieux  
traiter les patients  
aujourd'hui, car  
la syphilis touche  
encore 20 000  
personnes en France.

 [archimed-project.org](https://archimed-project.org)



Vincent Zvenigorosky, post-doctorant généticien dans les locaux qui abritent la collection d'échantillons.



## Formation





# Apprendre à faire parler les objets

Que vous étudiez la muséologie ou l'histoire des sciences et techniques, l'objet et les collections scientifiques forment un point d'entrée commun, même s'ils seront abordés de manière très différente. Le cours Projet : patrimoine scientifique et médiation, réunit les étudiants des deux formations pour croiser leurs regards autour de ces objets.

Prenez des étudiants en master Muséologie, issus de la Faculté des sciences sociales, et des étudiants en master Sciences et société, issus de la Faculté des sciences historiques. Donnez-leur un objet des collections universitaires à étudier par groupes de trois ou quatre personnes, en mélangeant les

« Cette double approche provoque parfois des débats dans les groupes sur la manière d'aborder la médiation de l'objet. »

profils, sur douze séances étalées sur un semestre. Et précisez-leur l'objectif de travailler à la médiation autour de cet objet pour une publication sur une plateforme en ligne.

Voilà comment on peut présenter le cours Projet : patrimoine scientifique et médiation.

« Face à un objet de ce type, l'historien des sciences va se demander à quoi il a servi,

qui l'a découvert, comment il a été fabriqué, dans quel contexte. Il va faire le lien entre l'objet, son usage scientifique et l'histoire. Typiquement, en Alsace : date-t-il de la période allemande ou de la période française ? Est-ce un objet issu de la Reichuniversität nazie ? » explique Tricia Close-Koenig, historienne de la médecine.

## On n'est pas expert en tout

« Alors qu'un muséologue va plutôt s'attacher à sa conservation, à la manière de valoriser l'objet dans une collection, et dans un lieu d'exposition, précise Marie Durand, maîtresse de conférences à l'Institut d'ethnologie. Concernant les collections ethnographiques, issues des périodes coloniales, ils se poseront aussi la question : pourquoi sont-elles ici ?



Tricia Close-Koenig, historienne de la médecine lors d'un de ses cours.

## Mais quels objets ?

Une carte de la lune datant de 1645, un collier Fang (Gabon), un fossile Voltzia Hétérophila (une plante de la vallée du Rhin), une plaque de projection, positif photographique sur verre, support pédagogique inventé au début du XX<sup>e</sup> siècle, un sismomètre, etc. Dans les collections d'anatomie, d'astronomie, de physique, d'ethnographie de l'Université de Strasbourg, les objets à étudier ne manquent pas et offrent une grande variété de formes, d'époques, de fonds. De quoi occuper encore quelques générations d'étudiants.

Voir le carnet Hypothèses :



*Cette double approche est vraiment intéressante. Elle provoque parfois des débats dans les groupes sur la manière d'aborder la médiation de l'objet. C'est très enrichissant. »*

Après avoir planché pendant plusieurs séances sur leur objet et décidé de la manière de l'aborder, les étudiants doivent aussi choisir la forme de leur médiation, qui sera publiée dans un carnet Hypothèses numérique : podcast, vidéo, PowerPoint animé. Toutes les formes sont admises si elles respectent l'objet et le propos.

« Certains étudiants prennent conscience à cette occasion qu'il leur manque des compétences techniques... De manière générale, ce croisement de regards passe aussi un message important : on n'est pas expert en tout, il faut savoir mobiliser des connaissances et compétences chez les autres », précise Tricia Close-Koenig.

■ Caroline Laplane

# Un atlas des parlers alsaciens

L'Atlas linguistique et ethnographique de l'Alsace, édité il y a une cinquantaine d'années, a été le fruit de longues années d'enquêtes de terrain, de retranscription phonétique et de cartographie. Cet héritage précieux reste aujourd'hui un outil de référence pour la recherche en dialectologie.

À lire aussi sur  
Savoir(s) / le quotidien :  
Une plateforme pour  
recueillir la parole  
spontanée en alsacien



Le Centre national de la recherche scientifique (CNRS) a lancé en 1953 une grande campagne d'enquêtes linguistiques dans toutes les régions de France. En Alsace, cette mission a été coordonnée par Ernest Beyer, un des pionniers de la dialectologie alsacienne, alors professeur à l'Université de Strasbourg. Les entretiens comprenaient plus de 2 000 questions, posées par thématiques et en alsacien, dans plus de 200 localités d'Alsace et de Moselle. « *Au départ, ils se déroulaient surtout dans des exploitations agricoles, auprès de locuteurs âgés, peu mobiles et qui ne connaissaient que leur environnement quotidien* », explique Carole Werner, maîtresse de conférences en linguistique allemande et dialectologie alsacienne et mosellane. « *Puis, dans les années 1980, la dialectologie alsacienne a évolué. Les enquêtes ont porté davantage sur la conscience linguistique. C'était un vrai changement de discipline : on est passé alors à la sociolinguistique dialectale.* »

## Pour que l'IA apprenne les dialectes...

Les universités de Strasbourg et de Lorraine participent au projet Corpus et outils pour les langues de France (Colaf) porté par l'Institut national de recherche en sciences et technologies du numérique (Inria). Intitulé Parole spontanée, ce programme vise à constituer une base de données conséquente pour entraîner des modèles d'intelligence artificielle à reconnaître des dialectes variés. L'objectif est de préserver, voire de développer ces patrimoines linguistiques en les intégrant dans la vie quotidienne. Afin de créer un corpus de données orales et écrites, les dialectophones sont invités à enregistrer leur voix sur la plateforme Common Voice. L'alsacien, qui a comme caractéristique spécifique de n'être standardisé ni à l'oral ni à l'écrit, est la première langue régionale concernée par ce programme.



Carole Werner, maîtresse de conférences en linguistique allemande et dialectologie alsacienne et mosellane avec l'atlas.

## Témoins d'une époque

Un premier volume de l'Atlas linguistique et ethnographique de l'Alsace, portant sur le vocabulaire de l'Homme et des animaux domestiques, est paru en 1969, suivi d'un deuxième volume en 1984, consacré notamment aux oiseaux, aux petits mammifères, à la chasse, aux astres et aux phénomènes atmosphériques. « *Cet atlas constitue aujourd'hui un patrimoine inestimable, car plus personne ne parle ainsi. Ces enregistrements et ces cartes sont les seuls témoins d'une époque.* » Chaque page de l'atlas présente une carte d'Alsace où figure

« *Cet atlas constitue aujourd'hui un patrimoine inestimable, car plus personne ne parle ainsi.* »

toute la variété phonétique et/ou lexicale d'un mot du quotidien, lieu par lieu. Un exemple, le coq de la basse-cour, appelé kûlar à Mulhouse se dit kukkelhan à Strasbourg. « *L'atlas est toujours utile à l'enseignement, mais surtout à la recherche. Il arrive aussi que des particuliers nous appellent ou viennent nous voir pour demander comment tel ou tel mot se disait autrefois dans leur village. La numérisation de toutes les cartes, actuellement en projet, permettra de les rendre plus accessibles au public.* »

■ Myriam Niss

# « Les émotions du cerveau sont essentielles »

Les collections ne se contentent pas de dormir dans des réserves : observées, analysées, déchiffrées, manipulées, mises en scène, elles participent à l'enseignement, à la recherche et à la sensibilisation du grand public au patrimoine et à l'histoire. Exemples en ethnologie et en égyptologie.

En salle des collections d'égyptologie, hébergées à la Maison interuniversitaire des sciences de l'Homme – Alsace (Misha), Angèle Mazeau, actuellement en master de recherche en Archéologie, est occupée à lire des hiéroglyphes peints à l'encre ou gravés sur des cônes funéraires. Une collection de pièces originales qui ont plus de 3 000 ans et que Frédéric Colin, qui dirige l'Institut d'égyptologie, se réjouit de pouvoir mettre à disposition des étudiants : « *La syntaxe des présentations de défunts que l'on trouve sur ces cônes funéraires est assez simple. Les étudiants d'archéologie ont suivi des cours d'épigraphie en licence et sont déjà bien entraînés en master.* »

La majeure partie de la collection d'égyptologie a été constituée par des professeurs allemands, notamment Wilhelm Spiegelberg (1870-1930), qui a acheté de nombreuses pièces au marché officiel des antiquités du Caire. Quelques apports supplémentaires ont enrichi la collection entre les deux guerres.

« *Les étudiants en archéologie apprennent le plus souvent dans des manuels, où les hiéroglyphes sont standardisés et les polices de caractères normalisées. Ici, les hiéroglyphes sont gravés ou peints à l'encre sur les objets et les signes diffèrent d'un auteur à l'autre : cela donne des possibilités beaucoup plus riches de s'entraîner.* »

La modélisation des objets est réalisée par des étudiants de master au laboratoire de photogrammétrie situé à l'étage : « *Étudier un objet, c'est produire des éléments de preuves* », soutient Frédéric Colin, qui définit l'archéologie comme un continuum, une chaîne qui va du terrain de fouille à la publication. « *L'enseignement est plus intéressant au laboratoire et sur le terrain. Car les émotions du cerveau sont essentielles pour fixer la mémoire des étudiants et mobiliser leur imagination créative.* »

## Une collection venue d'Afrique

Roger Somé est professeur d'ethnologie. Il est aussi directeur de la collection ethnographique. Pour lui, c'est une évidence : « *C'est grâce à la collection ethnographique qu'un master de muséologie a vu le jour, car cela donne une bonne occasion de la valoriser.* » Riche aujourd'hui d'environ 350 objets, elle s'est constituée en plusieurs étapes. En 1963, suite à la destruction du château de Jean Lebaudy, un industriel du sucre passionné par l'Afrique et l'ethnologie, il a été fait don à l'Université de Strasbourg de 120 objets venant du pays dogon (Mali) : c'est la collection Lebaudy-Griaule, du nom d'une mission menée en 1938-1939, partie du Niger jusqu'au lac Iro (Tchad), avec l'ethnologue Marcel Griaule. En 1964, le président du Sénégal Léopold Sédar Senghor vient inaugurer une exposition intitulée « L'art africain » à la banque Sogenal. Quelques années plus tard, Léon Morel, artisan missionnaire à l'hôpital de brousse du docteur Schweitzer, à Lambaréné (Gabon) offre à son tour une collection, composée essentiellement d'objets rituels et religieux, constituée entre 1908 et 1932.



Frédéric Colin, directeur de l'Institut d'égyptologie.

## Sensibiliser à la différence

En 1991, la collection s'enrichit encore des dons de Pierre Malzy, ingénieur agronome, qui, ayant pris fait et cause pour les peuples colonisés, s'était attaché à montrer par des objets techniques l'habileté et l'ingéniosité des Africains. En témoignent, au sein de cette collection rangée par thématique dans les grandes armoires d'archives de la Misha, de nombreux outils du quotidien, des instruments de musique, des pagnes ou encore ces irrésistibles sandales de cuir dont le bout recourbé a été conçu tout spécialement pour éviter de s'enfoncer dans le sable...

« La clause de cession de la première collection stipulait qu'elle devait être accessible à l'enseignement et au grand public. Nous respectons et perpétons ce principe en l'ouvrant aux étudiants et plus largement », rappelle Roger Somé. Des partenariats avec des écoles, collèges et lycées ont notamment été établis afin de sensibiliser les jeunes à l'approche de la différence en leur

présentant ces objets venus d'ailleurs.

« Le patrimoine est indissociable de l'histoire, cette démarche me semble nécessaire. »

Cependant, c'est principalement dans le cadre des formations à la muséologie que la

« L'enseignement est plus intéressant au laboratoire et sur le terrain. »

collection est sollicitée. Créé en 2009, le master 2 de muséologie, dont Roger Somé est responsable, s'est étoffé l'an dernier d'un master 1, devenant ainsi un master complet. Chaque année, les étudiants de cette filière sont tenus d'organiser une exposition destinée au grand public. L'élaboration des parcours d'exposition découle d'une réflexion collective au sein du groupe : à quels objets de la collection serait-il pertinent d'avoir recours ? Comment les présenter ? De quels textes les accompagner ? Où trouver des éléments complémentaires ? En 2025-2026, l'exposition est consacrée à l'examen des rites funéraires dans différentes cultures du monde.

■ M.N.



Rogé Somé, directeur de la collection ethnographique.

## Lire les ostraca en direct

Une partie des collections d'égyptologie est conservée à la Bibliothèque nationale et universitaire (BNU), soit environ 12 000 pièces, papyrus, photographies, moulages et ostraca, ces tessons de poterie utilisés pendant de nombreux siècles par les Égyptiens, mais aussi par les Grecs et les Romains, comme supports d'écriture. En papyrologie se côtoient des collections en arabe, en hiéroglyphes, en copte. Cassandre Hartenstein, docteure en égyptologie et papyrologie grecque, enseigne la langue démotique et la grammaire des hiéroglyphes. « Strasbourg est l'une des rares universités à avoir un enseignement en démotique. Et peu de gens savent déchiffrer les ostraca. » Elle est consciente d'avoir beaucoup de chance de pouvoir appuyer ses enseignements sur toutes ces ressources : « La BNU offre un accès sans limite à toute la collection. On choisit des textes simples, répétitifs, par exemple des formulaires, des reçus de taxes, des comptes de greniers et du temple... Les étudiants éprouvent beaucoup de plaisir à être confrontés directement aux textes. »



# Quand sciences politiques riment avec botanique

Depuis 2021, les collections vivantes du Jardin botanique nourrissent la formation et la réflexion des étudiants du master 2 Sciences politiques de Sciences Po Strasbourg. Lors d'une visite guidée par le passionné et passionnant Frédéric Tournay, chargé des collections, ils apprennent comment le Jardin botanique s'inscrit comme acteur local des sciences au cœur de la société.

En ce jeudi 1<sup>er</sup> octobre 2025, les quarante étudiants du master 2 Sciences politiques suivent Frédéric Tournay dans les allées du Jardin botanique, l'écoutant raconter les différentes missions que remplit cet îlot de biodiversité au cœur de la Neustadt. « *Nous ne sommes pas qu'un simple jardin en ville avec des vieux arbres. Nos missions sont ancrées dans la réalité d'aujourd'hui et les enjeux contemporains. Nous cultivons des plantes du monde entier, et nous apportons notre expertise aux enseignants-chercheurs – biologie, génétique, botanique –, nous participons à des projets de recherche, à l'enseignement. Nous échangeons aussi avec nos collègues de l'Eurométropole dans le choix des essences à planter dans le cadre du plan Canopée, adaptées au réchauffement climatique. Et c'est un sujet d'étude pour des élèves* », explique-t-il.



**Déborah Dubald**, maîtresse de conférences en histoire des sciences et de la santé.

## Acteur local des politiques environnementales

Cette visite annuelle, initiée en 2021 par Déborah Dubald, maîtresse de conférences en Histoire des sciences et de la santé, s'intègre dans son cours « Détruire et réparer : travail, environnement, ville et santé ». Il concerne deux des cinq parcours du master : Santé, environnement et politique, et Savoirs sur l'écologie, le vivant et les sociétés.

Le diplôme conduit à la recherche ou des fonctions dans les politiques de santé ou environnementales au sein de collectivités, agences régionales, ministères ou associations. « *Je voulais montrer aux étudiants que le Jardin botanique peut être un lieu ressource : c'est un acteur local en lien avec les politiques environnementales et*

*de santé. En sciences politiques, ils ont l'habitude de se référer aux cadres internationaux, aux lois européennes et nationales. Il est important de leur montrer que les leviers d'action sont aussi locaux, sur le terrain : jardiniers, associations, collectivités locales... Cela me tient à cœur, on sort des grands discours* », estime-t-elle. Le Jardin botanique collabore par exemple avec les associations, sociétés savantes ou chercheurs impliqués dans des enjeux d'actualité, comme les espèces invasives, les espèces protégées, le moustique tigre, les tiques... « *Frédéric Tournay réussit à emmener les étudiants, à les emballer. Il renouvelle la visite chaque année, je ne m'en lasse jamais* », ajoute l'enseignante. Sentiment partagé par Anaëlle Dillenschneider, étudiante : « *C'est une visite extrêmement enrichissante. Le responsable des collections est passionné, animé par le désir de transmettre. Il a développé de nombreuses anecdotes qui invitent à penser plus loin. Comme les courges qui poussent sur le compost, issu des déchets végétaux, et qui servent aux travaux pratiques des étudiants.* » Un joli exemple de petit écosystème in situ.

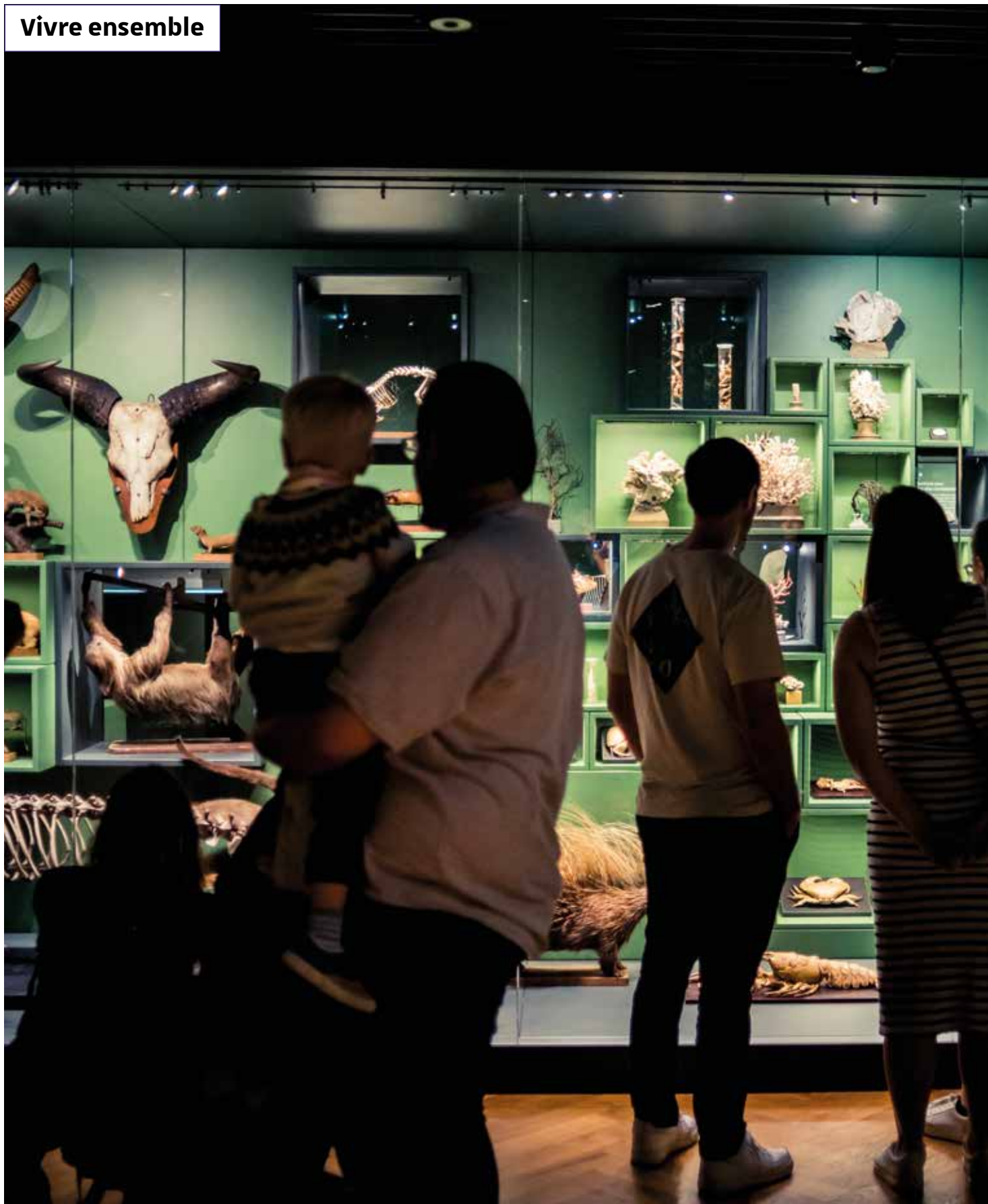
■ S.R.

« *Il est important de leur montrer que les leviers d'action sont aussi locaux, sur le terrain : jardiniers, associations, collectivités locales...* »



En savoir plus sur le master 2 Sciences politiques : [www.sciencespo-strasbourg.fr](http://www.sciencespo-strasbourg.fr)

Vivre ensemble



# Musée zoologique, l'opportunité pour la Ville et l'université de « grandir ensemble »

Un pied dans la ville, l'autre dans l'université, le Musée zoologique de Strasbourg bénéficie d'une gestion conjointe, un fonctionnement rare pour un musée de société au service du dialogue entre science et grand public. Le point avec Samuel Cordier, directeur du musée et Sébastien Soubiran, directeur du Jardin des sciences de l'Université de Strasbourg.

Les équipes du Jardin des sciences et des musées de la Ville de Strasbourg partagent les espaces du bâtiment emblématique de zoologie. Sébastien Soubiran et Samuel Cordier s'octroient un petit tour dans ses allées se réjouissant du monde déjà présent en ce mercredi suivant son ouverture, le vendredi 19 septembre.

Le duo, symbole de la coopération de la Ville avec l'Université de Strasbourg dans la rénovation de ce lieu phare du quartier revient sur cet incroyable chantier. « *Il y avait une volonté de rénover le musée depuis les années 1980, mais cela n'avait pas abouti pour différentes raisons* », rapporte Sébastien Soubiran.

En 2009, l'Opération campus, programme pluriannuel financé par l'État, change la donne. « *L'université, parmi ses projets, réfléchissait à créer un pôle science et société avec notamment le nouveau Planétarium et la rénovation du bâtiment de géologie.* »

## « Toutes les décisions sont toujours prises de manière conjointe »

Inscrit dans ce cadre, le projet s'est déroulé sur un temps long. « *Rénover entièrement un musée est éminemment politique. Il y avait beaucoup d'idées, d'interlocuteurs et d'avis sur le sujet. Au départ, les chantiers du Musée zoologique et du Planétarium devaient être menés ensemble, mais la complexité des deux projets nous a obligés à les dissocier* », rapporte Sébastien Soubiran.



De gauche à droite : Pia Imbs, présidente de l'Eurométropole de Strasbourg, Jeanne Barseghian, maire de Strasbourg, Sébastien Soubiran, directeur du Jardin des sciences et Samuel Cordier directeur du Musée zoologique lors de l'inauguration, le 19 septembre 2025.

L'université assure la maîtrise d'ouvrage de la rénovation bâtiminaire et de la scénographie, pris en charge par la Direction du patrimoine immobilier. La Ville gère le chantier des collections, des contenus audiovisuels et multimédias, elle supervise également la médiation et s'occupe de la boutique du musée.

Différents groupes de travail sont mis en place regroupant des personnels de la Ville et de l'université autour de différents domaines : la scénographie, la médiation, la recherche documentaire. Chaque espace est pensé avec un comité scientifique *ad-hoc*. Contrairement aux autres projets menés dans le cadre de l'Opération campus, toutes les décisions sont prises de manière conjointe avec la Ville.

Une coopération qui permet aux deux instances de « grandir ensemble » et de mettre en commun des compétences complémentaires entre le Jardin des sciences et les musées de la Ville. « *Le premier feedback des scénographes a été de nous dire, vous nous avez bien nourris* », se réjouit Sébastien Soubiran.

« *Il y a une idée d'émerveillement, avoir les clés pour comprendre l'évolution de l'anthropocène à travers les lieux et les époques.* »

## Le chiffre

1893, date d'ouverture du Musée zoologique originel construit dans le cadre de la *Kaiser-Wilhelm-Universität*. À l'époque déjà chercheurs et public s'y côtoient.

## Un quartier culturel

Le Musée zoologique s'inscrit dans le cadre plus large d'un projet de quartier culturel au cœur du campus historique classé au patrimoine mondial de l'Unesco. Inauguré avec le nouveau Planétarium, il rassemble plusieurs ensembles patrimoniaux remarquables, des structures muséales et des jardins et va se poursuivre avec le projet de rénovation de l'Institut de géologie qui abrite le Musée de minéralogie et les collections de paléontologie. Une opportunité pour le Jardin des sciences de réfléchir à une offre diversifiée à travers, par exemple, des visites guidées pour comprendre l'histoire de l'université et des savoirs.

Une histoire et un patrimoine valorisés par la direction des musées de la Ville notamment lors d'expositions mettant en avant l'histoire conjointe de l'université et de la ville. « Il est rare qu'une université soit située en centre-ville, ce qui pose un double défi, celui de s'inscrire à la fois sur le campus universitaire et dans la ville », conclut Samuel Cordier.

## Un établissement rénové pour le XXI<sup>e</sup> siècle

Après quatre ans de travaux, le Musée zoologique, qui s'inscrit dans un double réseau municipal et universitaire, a opéré une mue pour présenter une offre entièrement renouvelée autour de ses riches collections.

Au cœur du campus universitaire, ses espaces agrandis et rénovés invitent le public à un voyage au cœur de la diversité du vivant, à un moment de médiation explorant l'évolution de la place des êtres humains dans le monde animal, à partir de ses riches collections patrimoniales.

Lire le dossier complet sur *Savoir(s)* | le quotidien :



## Un projet ambitieux

Côté fonctionnement, le personnel qui y travaille relève essentiellement de la Ville. L'université intervient sur des actions éducatives via une personne du Jardin des sciences. « La collaboration va se poursuivre sur la programmation. Nous avons mis en place également un comité scientifique, technique, de gouvernance et de pilotage.

Nous travaillons encore sur les questions de communication », précise Sébastien Soubiran.

Symbole fort pour l'université qui souhaite ainsi se positionner comme un acteur culturel, ouvert sur la ville, la rénovation est une opportunité pour la municipalité de conforter sa place d'acteur de premier plan en matière de politique d'éducation environnementale.

« Elle s'inscrit au niveau national dans une vague de rénovations plus large. C'est un projet ambitieux et une première pour nous à une telle échelle. Il était important pour le réseau des musées de la Ville de la mener car il y avait une forte question d'accessibilité physique mais aussi des contenus pour un public le plus large possible », explique Samuel Cordier qui précise que le musée est intégré dès 2003 dans le réseau des musées de la Ville de Strasbourg. Il a également obtenu l'appellation Musée de France.

## Un musée de société

Au terme de ces quinze années de réflexion et de travail, Samuel Cordier, évoque un projet scientifique abouti « pour évoluer vers un musée de société et non un musée ancien rénové ». « Un musée qui interroge et s'inscrit à la fois dans les enjeux environnementaux et les questionnements autour de la place de la science dans la société à une période où la parole scientifique est remise en question », abonde Sébastien Soubiran.

Mémoire scientifique du vivant, « le Musée zoologique est l'outil par excellence pour se saisir de ces problématiques. Il permet de partager les connaissances scientifiques avec le public. Il y a une idée d'émerveillement, avoir les clés pour comprendre l'évolution de l'anthropocène à travers différents lieux et différentes époques », poursuit Samuel Cordier.

Lieu d'accueil du public, il est aussi une source pour les scientifiques et devrait toucher plus de 100 000 personnes chaque année. Dans les allées ce mercredi-là, familles, personnes âgées, chercheurs et étudiants se côtoient ébahis. Le pari d'élargir les publics semble déjà gagné.

■ Marion Riegert



# Agatha Christie chez les oranges-outans

C'est à une véritable enquête policière que s'est livrée Elisabeth Ludes-Fraulob, dans l'objectif d'exposer et de déplacer certains spécimens animaux. Pendant les six années de fermeture et de restauration du Musée zoologique, sa responsable des collections a patiemment pisté les indices, accumulant grands bonheurs et petites frustrations. Récit d'une quête pleine de surprises.

En lévitation à cinq mètres au-dessus du sol, le squelette de baleine à bec d'Arnoux accueille désormais les visiteurs du Musée zoologique, les surplombant en majesté de ses 8,5 mètres de long. « Il dormait depuis des années en pièces détachées dans les combles ! » glisse dans un sourire espiègle Elisabeth Ludes-Fraulob. « Nous sommes parvenus à remonter sa trace dans nos archives, grâce à la lettre d'un horticulteur de Nouvelle-Zélande adressée au conservateur Ludwig Döderlin, proposant de lui faire parvenir l'imposant spécimen. » Il tiendra parole, plusieurs caisses arrivant à Strasbourg entre 1905 et 1906. C'est à cette stricte condition, d'attester l'origine d'un spécimen animal, que celui-ci peut être exposé dans un musée soumis « au double code de l'environnement et du patrimoine ».

## Puzzle

À l'image de cet inhabituel puzzle, c'est à une vraie enquête policière qu'a dû se livrer la responsable des collections. Démarche débutée par un grand tri parmi les milliers de spécimens, figés depuis des décennies dans une muséographie au formol.



**Elisabeth Ludes-Fraulob**, responsable des collections du Musée zoologique.

« Pour le nouveau musée, nous avons voulu sortir de la logique d'accumulation, réduisant radicalement le nombre de spécimens exposés. » Une approche nouvelle pour la responsable des collections du musée, attachée de conservation, formée à la fin des années 1990 en doctorat de Neurosciences, spécialité éthologie. Guidée par un « nécessaire équilibre entre modernisation, rigueur scientifique et respect d'un héritage cher aux Strasbourgeois », elle se forme « sur le tas » aux subtilités de la réglementation : « De nombreuses espèces sont protégées, avec un statut renforcé pour certaines, comme l'orang-outan, régi par la convention de Washington (1975) ». Alors qu'avant 1947, aucune autorisation n'est demandée pour transporter un animal naturalisé, aujourd'hui les règles sont bien plus strictes :

« Pas de transport, nécessaire pour certaines restaurations, sans autorisation de la Direction départementale des territoires (DDT) ; ni d'exposition sans certificat intra-communautaire, délivré par la Direction régionale de l'environnement, de l'aménagement et du logement (Dreal). »

« Pour le nouveau musée, nous avons voulu sortir de la logique d'accumulation, réduisant radicalement le nombre de spécimens exposés. »

## Photos, registres, factures, étiquettes...

Des formulaires à remplir « plutôt fastidieux », mais compensés par la satisfaction de remonter avec succès la piste de certains spécimens, à l'aide de photos, registres, factures, fiches cartonnées et autres étiquettes. Le tout issu d'archives, dont il a fallu déchiffrer l'écriture, alternativement en allemand ou en français. « Certains éléments du spécimen en lui-même nous renseignent aussi, comme sa méthode de conservation, l'empaillage étant majoritaire au début du XIX<sup>e</sup> siècle, son socle en bois ou la posture de l'animal, car il y a eu des modes... »

Sa plus grande déception ? « La panthère, qu'on a dû renoncer à exposer faute de traces, malgré des recherches qui ont duré des mois et des mois. Frustrant ! » Elisabeth Ludes-Fraulob, qui n'en revient toujours pas de s'être formée au travail en hauteur pour la manipulation des spécimens du hall de la biodiversité, conclut avec humour : « Notre métier est plein de surprises ! »

■ E.C.

# De l'Institut pluridisciplinaire Hubert-Curien au Musée zoologique

Un manchot empereur, un manchot royal, une otarie, un pétrel géant et un albatros hurleur figurent dans la zone Antarctique du Musée zoologique de Strasbourg. Les animaux naturalisés ont un parcours un peu particulier : ils ont été donnés par des chercheurs de l'Institut pluridisciplinaire Hubert-Curien (IPHC-Unistra/CNRS) qui les ont collectés durant des missions en Terres australes et antarctiques françaises.

De 1993 à 2019, Jean-Patrice Robin, chercheur à l'IPHC, mène différentes campagnes dans les Terres australes sur l'île de la Possession de l'archipel Crozet où il étudie une colonie de manchots royaux située à 1,5 km environ de la base scientifique.

Ces colonies ont beaucoup de prédateurs. « Pour nos études, notamment sur la croissance des manchots, nous collectionnons des animaux morts, poussins et adultes. » Les animaux sont conservés au congélateur, certains sont ramenés ponctuellement en France pour mener des études complémentaires ou faire des démonstrations comme celle de la pose de loggers, petits appareils qui servent à suivre les animaux en milieu naturel.

## Le tour des congélateurs

En 2008, lors de l'année polaire internationale, Jean-Patrice Robin croise le chemin de la conservatrice du Musée zoologique d'alors. « J'avais remarqué que des spécimens de la vitrine polaire n'étaient pas en très bon état, ni très bien naturalisés. »

Albatros, pétrels, skuas subantarctiques... Durant une campagne en 2010-2011, le chercheur repère alors dans les congélateurs scientifiques de la base une bonne dizaine de spécimens pouvant être ramenés. « J'ai demandé aux différents programmes de recherche s'ils les utiliseraient, avant d'obtenir l'autorisation des Terres australes et antarctiques françaises et de l'Institut polaire français de les rapatrier. »

Une fois à l'IPHC, les chercheurs en profitent pour réaliser des prélèvements avant de les confier au musée. En 2023, deux manchots royaux venant

de Crozet viennent rejoindre les donations. Sans oublier un manchot empereur de Terre-Adélie, donné par Céline Le Bohec et une otarie de Terres australes, confiée par Yves Handrich, tous deux chercheurs à l'IPHC.

## Un continuum entre laboratoire de recherche et présentation publique

Le manchot empereur, un manchot royal, un pétrel géant et un albatros hurleur sont confiés à un taxidermiste du Loiret. L'otarie est envoyée chez un second taxidermiste dans l'Orne. « Nous avons fourni des photographies durant la naturalisation, pour être au plus proche de la réalité », rapporte Jean-Patrice Robin. Les spécimens sont de retour à Strasbourg en décembre et en août derniers.

« Ce fut une réelle opportunité pour nous de pouvoir échanger avec les chercheurs de l'IPHC, de visiter leur laboratoire, et de les accueillir dans nos réserves pour parler du projet de rénovation », se réjouit Samuel Cordier, directeur du Musée zoologique. « Il est intéressant pour nous de proposer un continuum entre laboratoire de recherche et présentation publique », poursuit le directeur qui espère pouvoir faire naturaliser prochainement les autres spécimens confiés par le laboratoire.

■ M.R.

*Le directeur  
espère pouvoir  
faire naturaliser  
prochainement  
les autres  
spécimens confiés  
par le laboratoire.*



Colonie de manchots royaux dans les Terres australes.

# Maiwenn Delhomme en pince pour la médiation

Elle n'aurait pu rêver meilleur job étudiant : en parallèle des cours, Maiwenn Delhomme, en 2<sup>e</sup> année de licence Langues, littératures et civilisations étrangères (LLCER) Anglais, œuvre comme médiatrice au Musée zoologique... son chouchou parmi les institutions muséales strasbourgeoises !

## Être étudiante médiatrice au Musée zoologique, ça consiste en quoi ?

Parmi notre équipe de dix étudiantes et étudiants vacataires, nous sommes toujours deux sur place, aux heures d'ouverture du musée. Nos missions consistent principalement à assurer la médiation et la surveillance des espaces d'exposition, en renfort des agents d'accueil. En semaine comme le week-end, on circule dans les salles, on s'assure que tout

« C'est enrichissant d'échanger avec les étudiants de l'équipe, on vient tous de filières différentes et chacun s'investit sur le poste. »

se passe bien et que personne ne touche aux animaux. On est aussi présents pour guider et répondre aux questions des visiteurs et amener les échanges, ainsi que pendant les visites de classes. J'apprécie beaucoup ces moments d'interactions, pour le moment surtout avec les personnes âgées et les enfants, car nous donnons aussi un coup de main pendant les visites scolaires.

On peut dire que nous sommes toujours en période de

« rodage », car le musée n'est ouvert que depuis le 19 septembre dernier, et ce poste est nouveau au sein des musées de la Ville de Strasbourg.

Depuis la réouverture, c'est intense ! C'était quelque chose d'assister à la bascule, entre un musée vide et feutré, puis un espace toujours plein de monde ! Le week-end de réouverture était très festif. C'est perturbant, mais en même temps cela fait plaisir, car ces espaces sont faits pour vivre et accueillir le public. J'ai l'impression que celui-ci s'approprie bien les dispositifs de médiation et apprécie de retrouver « son » musée. Je fais aussi bien sûr beaucoup de publicité autour de moi !

## Vous-même, vous entretenez un rapport particulier au lieu...

Oui, j'ai gardé quelques souvenirs de mes visites d'école primaire :

la girafe à l'entrée, les meubles patinés par les ans... Il a vraiment ce charme archétypal des vieux musées... Mais j'adhère aussi à 100 % au nouveau projet ! Sûrement parce que je l'ai vécu de l'intérieur, lors du service civique que j'ai réalisé l'année dernière, après une réorientation.

La mise en place du mobilier, des vitrines, l'installation des spécimens... J'ai la chance d'avoir vu les espaces se construire au fur et à mesure, aux côtés de l'équipe, c'était très varié ! J'ai prêté main forte pour élaborer les cartels et le classement des étiquettes ; c'est la première fois que je travaillais sur une base de données. Une expérience très précieuse, car j'envisage par la suite de travailler dans le domaine du patrimoine et des musées.

J'ai aussi postulé parce que j'aime m'investir dans de nombreuses activités, en plus des études : j'ai déjà travaillé dans un restaurant et fait de l'aide aux devoirs, avec l'Association de la fondation étudiante pour la ville (Afev). L'avantage de travailler au Musée zoologique, c'est qu'on peut facilement concilier ses heures de travail avec notre planning de cours. C'est aussi enrichissant d'échanger avec les étudiants de l'équipe, on vient tous de filières différentes et chacun s'investit sur le poste, avec des recherches personnelles, qu'on se partage.

## Quels sont vos espaces préférés au sein du musée ?

J'aime beaucoup la vitrine dédiée au cabinet de Jean Hermann, et l'espace sur la classification des oiseaux – j'ai participé à leur élaboration pendant mes huit mois de service civique. Mais je trouve aussi passionnante l'exposition consacrée à la baie de Sagami au Japon, ou celle sur les écosystèmes du Rhin. Mais aussi les salles des animaux totems... Tout, finalement !

■Propos recueillis par Elsa Collobert



Maiwenn Delhomme, étudiante et médiatrice au Musée zoologique.

# Aux sceaux, citoyens !

En à peine six ans, 70 bénévoles ont numérisé plus de 13 000 sceaux alsaciens. Exemple de projet de sciences participatives, SigiAl – Sigillographie de l'Alsace – a permis d'en savoir beaucoup plus sur la sigillographie régionale. Récit.

Autant le dire tout de suite, les passionnés de sigillographie ne courent pas les rues. Raison de plus pour tenter de les mobiliser autour d'un projet commun. Alors, commençons par le début : qu'est-ce que la sigillographie et à quoi cela sert ? La sigillographie, c'est l'étude des sceaux, c'est-à-dire ces petits objets généralement en cire, appendus au bas des documents juridiques pour les valider, ou servant à sceller les courriers. La grande époque

« Un de nos objectifs était aussi de rapprocher les universitaires des amateurs d'histoire »

des sceaux, c'est bien sûr le Moyen-Âge. L'Alsace est connue pour le grand nombre de sceaux conservés dans ses archives, estimés par certains médiévistes entre 30 000 et 50 000. « À vrai dire, on n'en sait rien », reconnaît Thomas Brunner, membre du laboratoire Arts, civilisation et histoire de l'Europe (Arche), et porteur du projet SigiAl, lancé en 2019 avec Olivier Richard membre du même laboratoire.

Car c'est justement pour savoir que les deux chercheurs se sont lancés dans un vaste projet de numérisation de tous ces sceaux. Au début, aidés par quelques étudiants, ils vont eux-mêmes

photographier les pièces aux archives des principales villes alsaciennes et les rentrent sur une base de données. Mais face à l'ampleur de la tâche et afin d'accélérer la cadence, ils déposent un projet en sciences participatives, dans le cadre de la première vague Initiative d'excellence (Idex) Sciences et société. « Nous voulions élargir ce que nous avions commencé avec les étudiants, en recrutant des bénévoles dans la société civile », explique Thomas Brunner. Ainsi est né SigiAl.

## 70 contributeurs

Les deux porteurs du projet s'adressent à la Fédération des sociétés historiques d'Alsace et aux associations d'histoire locale : depuis 2019, 70 passionnés ont contribué à enrichir la base de données SigiAl. Les bénévoles photographient les originaux et les documentent selon 99 items à remplir. Il a fallu les former, les accompagner, répondre à leurs difficultés face à l'outil numérique, vérifier l'exactitude des saisies : tout cela grâce à Catherine Kasteleiner, ingénieure et gestionnaire de la communauté. Vingt-deux dépôts d'archives ont déjà été explorés : 13 000 sceaux ont été numérisés et sont consultables sur la base SigiAl. Et cela augmente tous les jours, au rythme d'environ 200 nouvelles empreintes par mois.

« Nous voulons être le plus exhaustif possible jusqu'à l'année 1400, précise l'historien médiéviste, afin de déterminer quels sont les différents types de sigillants, c'est-à-dire les détenteurs de ces sceaux, et donc d'en apprendre davantage sur l'histoire sociale de l'Alsace. La numérisation nous permet de confronter différents sceaux émanant du même sigillant souvent dispersés dans de multiples fonds d'archives. » Sans compter les avantages que cela représente en termes de conservation et de réduction des risques de détérioration liés à la manipulation des originaux. « Un de nos objectifs était aussi de rapprocher les universitaires des amateurs d'histoire », insiste Thomas Brunner. C'est tellement réussi que l'initiative est en train d'essaimer ailleurs en France.

■ J.d.M.



Thomas Brunner, chercheur au laboratoire Arts, civilisation et histoire de l'Europe (Arche), et porteur du projet SigiAl.

 Y aller :

Le portail SigiAl sur le site national Sigilla :

<https://sigilla.irht.cnrs.fr/sigial.php>

Le carnet de recherche de SigiAl :

<https://sigial.hypotheses.org/>



# Chargé·e de collection, passion et engagement

Barbara Gollain et Frédéric Tournay ont tous deux la responsabilité de collections : celles du Musée de minéralogie pour l'une, celles du Jardin botanique pour l'autre. Ils en assurent la conservation et la valorisation. Animés par la passion de leur discipline – la géologie et la botanique –, ils se sentent comme guidés par les étoiles en regardant leur parcours. Portrait croisé de deux chargés de collection en miroir.

« *Mon métier, c'est savoir ce qu'on a et où* », résume Frédéric Tournay. Derrière cette formule simple se cache une tâche complexe, car les collections du Jardin botanique, ce sont 5 500 plantes, mais aussi 6 000 livres, 600 pièces de bois et 3 000 échantillons de graines. Rien que l'inventaire des espèces cultivées compte 300 pages ! Il est à actualiser sans

cesse car la collection est vivante, des végétaux meurent et d'autres sont plantés. Il faut aussi composer avec le dérèglement climatique. « *On tâtonne tous* », dit-il en pensant à ses homologues des autres jardins botaniques et aux professionnels qui lui demandent conseil, comme les responsables des espaces verts de l'Eurométropole de Strasbourg.

Un profond  
attachement à  
la mission de  
transmission, de  
communication,  
de médiation  
pour partager  
leur savoir et leur  
passion.

## Réseaux mondiaux pour la conservation

C'est une autre facette de son métier : apporter son expertise en culture des plantes et botanique. « *Être là pour les chercheurs de l'université qui ont besoin de cultiver telle plante pour leurs expériences, pour les étudiants stagiaires, pour les professionnels, pour les autres jardins botaniques...* » Il explique un système vertueux et cadré d'entraide entre les 350 jardins botaniques : l'échange gratuit, tracé et éthique de graines.



Frédéric Tournay, responsable des collections du Jardin botanique.



Barbara Gollain, responsable du Musée de minéralogie.

« *C'est ainsi que nos collections se sont constituées. Si on m'apporte une graine ou une plante collectée hors de ce système, je la refuse car elle serait mal acquise.* »

À première vue, les collections sous la responsabilité de Barbara Gollain semblent à l'opposé de cette collection vivante. Mais les minéraux ne sont pas aussi inertes qu'on le croit. « *Ma mission première est la préservation de ce patrimoine scientifique et historique. Ce qui signifie aussi répertorier, inventorier, documenter. Les minéraux évoluent dans le temps, certains plus que d'autres, selon la température, l'humidité, la lumière, les contaminations. N'oublions pas qu'ils ont été retirés de leur contexte géologique* », précise-t-elle. Comme son collègue, elle s'appuie sur un réseau mondial d'homologues (Society of Mineral Museum Professionals), elle participe aux congrès et aux bourses de minéraux, pour échanger savoirs et pratiques. Une ressource précieuse.

Barbara Gollain est portée par ses convictions. Parmi elles, restituer l'espace muséal, en cours de rénovation, tel qu'à son origine en 1890 et conserver les vitrines en bois d'époque. *« C'est un mobilier créé sur mesure, hautement qualitatif, beau, qui remplit très bien sa fonction de conservation. Sa préservation paraît logique au sein de la Neustadt, classée à l'Unesco »*, rappelle-t-elle avec ferveur. Autre engagement : inscrire la collection dans les débats contemporains pour offrir un éclairage scientifique aux citoyens, en créant une troisième salle d'expositions temporaires. Réouverture des mines, transition énergétique, géopolitique des minerais... autant de questions sociétales qui pourraient être abordées. Elle recourt aussi à l'approche participative pour la médiation, beaucoup plus riche et impliquante pour le public.

### « Révélation »

Les deux professionnels ont une même passion pour la science de leur collection. Barbara Gollain s'épanouit au sein de l'université, elle aime son bouillonnement d'idées, son dynamisme. Forte de ses deux masters en géologie et en histoire, philosophie et didactique des sciences en 2016, elle a travaillé dans les collections de recherche en géologie à Lyon et comme médiatrice au Musée des confluences. Recrutée en 2016 au Musée de minéralogie, elle est titularisée depuis 2021, après cinq années en tandem avec l'ancien responsable, en poste depuis trente ans.

Frédéric Tournay, lui, se définit comme un *« pur produit de l'enseignement agricole et horticole, public et privé »*. *« Je voulais travailler avec les plantes depuis que je suis gamin. Je n'ai jamais pensé à autre chose qu'à ça »*, confie-t-il. En première année de BTS, il a la révélation en visitant le Conservatoire botanique national de Brest. *« Un jardin exceptionnel. J'étais enchanté. J'y ai fait mon service militaire comme objecteur de conscience. C'était ma vocation. »* Il entre dans la fonction publique d'État et obtient son poste en 1996. Lui aussi a bénéficié d'une transmission auprès de son prédécesseur, pendant plusieurs années.

Tous deux possèdent ce profond attachement à la mission de transmission, de communication, de médiation pour partager leur savoir et leur passion avec les autres. *« C'est un métier incroyable : les plantes que je cultive, le public les voit. C'est ma plus grande satisfaction. »* Quand on lui dit qu'il travaille tout le temps, Frédéric Tournay répond : *« Non, je suis toujours en vacances. »*

■ S.R.

## Deux lieux d'exception

Créé en 1619 au sein de la Faculté de médecine, le Jardin botanique de Strasbourg est le deuxième plus ancien de France. Installé au cœur de la Neustadt depuis 1884, il remplit quatre missions : assister l'enseignement de la botanique et la recherche scientifique, contribuer à l'éducation du public et à la conservation du patrimoine végétal. Il accueille 90 000 visiteurs par an.

Le Musée de minéralogie a été créé en 1890 pour former les ingénieurs miniers. Il abrite une collection scientifique et historique d'exception : 30 000 minéraux d'Alsace et du monde entier (dont 2 500 exposés et certains issus de gisements épuisés ou inaccessibles), mais aussi des météorites, instruments scientifiques, modèles pédagogiques, plaques photographiques, et cartes géologiques.



# À qui étaient ces livres ?

Les ex-libris tiennent la vedette dans une exposition discrète qui se tient à l'entrée de la bibliothèque de la Maison interuniversitaire des sciences de l'Homme – Alsace (Misha) et dont le dernier épisode est visible jusqu'au 30 janvier.



Émilie Balduini, coordinatrice Médiations de la bibliothèque de la Misha et Nicolas Roudet, directeur de la bibliothèque.

Une simple étiquette collée sur la page de garde ou sur un contreplat, un tampon, une signature : les ex-libris désignaient les propriétaires des livres. Ils prenaient des formes variées, certains, avec sobriété, se contentaient d'énoncer un nom et un prénom. D'autres sont de vraies œuvres d'art, maniant la calligraphie, le dessin, les enluminures...

La recherche de ces ex-libris est devenue la passion d'Émilie Balduini. C'est pour mettre en lumière et en valeur ce patrimoine délicat que la coordinatrice Médiations de la bibliothèque de la Misha a organisé la mise en place de cette exposition intitulée « Ex-libris, l'art de personnaliser les livres ». « Nous avons la chance de disposer d'une très belle vitrine neuve, réalisée par un collègue, pour présenter nos spécimens. Sa taille réduite permet d'organiser l'exposition en plusieurs épisodes et ainsi de varier les ex-libris présentés. »

## Enquêtes de détective

« On tombe souvent sur des ex-libris par hasard. Cela a été le cas de celui d'Emil August Göldi, qui constitue un spécimen exceptionnel et qui a été élu coup de cœur des bibliothécaires à l'ouverture de notre page Facebook, il y a une dizaine d'années. » Ce naturaliste et zoologiste helvético-brésilien (1859-1917) a passé commande au Brésil d'un ex-libris artistiquement décoré pour montrer ses thématiques de recherche, peuplades lointaines, plantes et animaux exotiques. L'ex-libris de l'archéologue Adolphe Michaelis (1835-1910) a été réalisé de manière posthume, suite au don de sa bibliothèque après sa mort, Michaelis s'étant contenté de son vivant, d'écrire son nom, sa ville et la date sur la page de garde. Sa bibliothèque d'archéologie classique est conservée à la Bibliothèque nationale et universitaire et à la bibliothèque de la Misha.

« Pour l'instant, les ex-libris ne sont pas répertoriés systématiquement. Mais il serait important qu'ils le soient, pour pouvoir figurer dans la notice du catalogage des ouvrages. C'est un projet qui pourrait être mis en place prochainement. La numérisation des ex-libris par Numistral est également en projet. » Les ex-libris aident notamment à reconstituer les bibliothèques des scientifiques. Émilie Balduini effectue aussi des recherches sur les ouvrages qui ont eu plusieurs propriétaires. Sur les cartels de l'exposition, un QR code permet de trouver des informations complémentaires sur les propriétaires des ouvrages. « On rencontre parfois des homonymes, c'est important de ne pas se tromper. Les sites de généalogie peuvent s'avérer utiles, ainsi que le site de l'AFCEL (Association française pour la connaissance de l'ex-libris). Toutes ces recherches sont passionnantes et je me livre à de véritables enquêtes de détective pour tenter de savoir à qui appartenaient ces livres et qui étaient ces personnages ! »

■ M.N.

« La numérisation des ex-libris par Numistral est également en projet. »



# Les collections en chiffres

## → Jardin botanique et herbier

**XIX<sup>e</sup>** création de l'herbier.

### **Collections vivantes :**

**5 500** espèces.

### **Collections inertes :**

Xylothèque : **600** échantillons de bois.

Carpothèque/Séminothèque :

**3 000** échantillons de fruits et de graines.

Herbier : **400 000** spécimens.

## → Faculté des sciences de la Vie

**XIX<sup>e</sup>** création de la collection.

**45** maquettes pédagogiques de botanique « Modèles Brendel » (dont **3** dans les musées en prêt).

Plus de **300** planches murales.

**Une centaine** de modèles de champignons en plâtre et **plusieurs** d'ovules et d'embryons en cire.

Plus de **400** échantillons conservés dans l'alcool, dans des bocaux en verre et remontant jusqu'à la **fin du XIX<sup>e</sup> siècle**.

Plus de **300** échantillons de paléobotanique.

**Et aussi : Des maquettes en papier mâché, des animaux naturalisés, une collection d'ostéologie, de photographies sur plaque de verre et de préparations microscopiques.**

## → Anatomie normale

Fin **XVIII<sup>e</sup>** création de la collection.

**28 000** pièces (préparations disséquées, coupes anatomiques, ostéologie, crâniologie, squelettes complets, plâtres et cires).

## → Anatomie pathologique

**XIX<sup>e</sup>** création de la collection.

### **Préparation :**

Plus de **1,5 million** de préparations en blocs de paraffines.

Plus de **1,5 million** de lames histologiques.

Environ **1 250** préparations humides et de nombreuses préparations sèches et ostéologiques.

### **Iconographie :**

**106** planches pédagogiques.

Environ **150** affiches pédagogiques

d'histopathologie. **Inventaire en cours :**

**Des photos N/B, des plaques photographiques et des diapositives pédagogiques à inventorier.**

## → Archives

**Plusieurs centaines** de volumes de demandes d'autopsie et de protocoles d'autopsie et des

**centaines** de rapports d'histopathologie post-mortem.

Environ **1 500** registres de l'activité d'histopathologie clinique (diagnostique), **1874-2005**.

**De nombreux autres documents à inventorier.**

## → Instruments scientifiques

Fin **XIX<sup>e</sup>** création de la collection.

**Plus de 1 300 objets (inventoriés) en sciences expérimentales :**

**380** en physique, **41** en sciences de la terre (sismologie et magnétisme terrestre),

**157** en astronomie, **442** physiologie, chimie, **150** en minéralogie et d'autres en attente d'inventaire.

   Au sein de différentes collections de nombreux instruments, objets, spécimens, documents, restent encore à inventorier.



### → Zoologie

**XVIII<sup>e</sup>** création de la collection.

**18 000** oiseaux.

**10 000** mammifères.

**1 300** reptiles et amphibiens.

**2 450** poissons.

**1 350 000** invertébrés.

**1 000 000** insectes.

### → Egyptologie

**XIX<sup>e</sup>** création de la collection.

**6 500** objets.

**5 000** plaques photographiques.

**500** estampages.

### → Ethnographie

**XX<sup>e</sup>** création de la collection.

**350** objets.

### → Archéologie classique

**XIX<sup>e</sup>** création de la collection.

#### Gypsothèque :

**900** moulages.

**1 800** tirages sur papier.

**3 200** plaques de verre.

#### Antiquarium :

**450** céramiques.

**400** objets en terre cuite, métal et pierre.

### → Matière Médicale – Pharmacie

**XIX<sup>e</sup> – XX<sup>e</sup>** création de la collection.

**3 000** bocaux de plantes médicinales.

**50** insectes.

**20** minéraux.

**50** objets (préparation traditionnelles et instruments de laboratoire).

### → Minéralogie

**XVIII<sup>e</sup>** création de la collection.

**30 000** minéraux.

**450** météorites et fragments.

**2 000** photographies sous plaques de verre.

### → Paléontologie – lithothèque

**XVIII<sup>e</sup>** création de la collection.

**100 000** pièces :

**90 000** invertébrés.

**5 000** vertébrés.

**5 000** végétaux.



Et ailleurs



# Des fouilles paléontologiques dans une carrière industrielle

Chaque année, chercheurs et ouvriers se côtoient dans la carrière de l'entreprise Holcim Haut-Rhin à Altkirch. Alors que les uns extraient des matériaux pour produire du ciment, les autres fouillent à la recherche de spécimens vieux d'environ 34 millions d'années.

Tout commence en 2018 lorsque Kévin Janneau, chargé des collections de paléontologie au Jardin des sciences de l'Université de Strasbourg, participe à une visite dans la carrière avec des géologues de l'École et observatoire des sciences de la Terre (Eost). « Nous avons pu prospecter dans les couches accessibles », se souvient Kévin Janneau qui évoque un terrain idéal car déjà préparé pour l'exploitation du site.

Les chercheurs y découvrent des spécimens datant de 34 millions d'années. Une période, appelée l'Oligocène, peu représentée dans les collections paléontologiques de l'Université de Strasbourg dont les plus vieux fossiles datent d'un milliard d'années.

En accord avec l'entreprise, des prospections ont lieu les quatre années suivantes sur ce site inscrit

## « Une joie d'accueillir des équipes motivées »

« Nous organisons déjà des portes ouvertes et des visites, mais la convention tripartite est une première. C'est une joie d'accueillir des équipes motivées et ainsi montrer que la carrière n'est pas que de la roche dont on fait du ciment mais qu'elle a toute une histoire », explique Magali Lindenmayer, responsable Environnement chez Holcim Haut-Rhin, qui précise que pour le moment, l'entreprise communique peu sur le chantier pour ne pas attirer les curieux. « Mais nous aimerions mettre en avant le travail réalisé. Il y aura une réflexion sur la mise en place de panneaux explicatifs sur le site ou d'une vitrine à l'usine avec quelques spécimens. »



À la recherche de fossiles dans des calcaires oligocènes.

à l'Inventaire national du patrimoine géologique. « Nous y allions lorsque la carrière n'était pas exploitée pour explorer les tas de calcaire prêts pour la mise en production. » Durant ce laps de temps, un site hors zone d'exploitation est repéré. Au même moment, le Muséum national d'histoire naturelle de Paris prend contact avec Holcim Haut-Rhin.

## Un millier de spécimens collectés

Une convention tripartite est alors mise en place afin de cadrer les interventions sur place. En 2023, le premier chantier de fouilles a lieu. « Sa localisation nous permet de travailler toute la journée. Nous y allons une semaine par an en été avec des bénévoles et cette année des étudiants, en même temps que le Muséum national d'histoire naturelle. Chacun conserve ce qu'il trouve », rapporte Kévin Janneau qui pilote les fouilles pour l'université.

Mouches, guêpes, fourmis, et même une araignée... un millier de spécimens, essentiellement des arthropodes, sont collectés par Strasbourg et autant par Paris. « Il s'agit d'espèces semblables à celles que l'on observe de nos jours. Le site abritait autrefois un grand lac, nous avons également trouvé des organismes marins, comme des petites crevettes. »

Stockés au Jardin des sciences, les spécimens devraient à terme rejoindre l'Institut de géologie et être analysés. « Nous avons assez d'éléments, il n'y aura pas de nouveau chantier de fouilles l'année prochaine. Ce qui est intéressant, c'est qu'à cette période, le climat était plus chaud, c'est ce qui nous attend d'ici 20 à 30 ans », rapporte Kévin Janneau qui souhaite également mettre en place une photothèque d'ici l'été prochain.

■ M.R.

« Ce qui est intéressant, c'est qu'à cette période, le climat était plus chaud, c'est ce qui nous attend d'ici 20 à 30 ans. »

# Un collectif interprofessionnel pour préserver les archives scientifiques de l'université

Le Groupe de liaison pour les archives scientifiques à Strasbourg (Glass) fédère quatre services de l'université : les archives, les bibliothèques, les affaires juridiques et institutionnelles et le Jardin des sciences. Associé à la Bibliothèque nationale et universitaire, aux Archives d'Alsace et aux archives de la Ville et de l'Eurométropole de Strasbourg, ce groupe préserve, traite et rend accessibles les fonds de recherche produits à l'Université de Strasbourg.

« Nous travaillions déjà ensemble sur certains projets patrimoniaux, entame Lucile Schirr, archiviste à l'Université de Strasbourg. Mais il manquait une instance commune pour coordonner nos actions et partager nos méthodes. » Le déclic s'est produit lors d'une opération de valorisation du patrimoine de l'Institut Charles-Sadron, initiée dans le cadre d'un appel Idex (Initiative d'excellence) avant la crise sanitaire.

Les trois services du Jardin des sciences, des bibliothèques universitaires (SBU) et des archives avaient alors mené un travail au long cours sur la numérisation de fonds photographiques et de divers objets. « Cette opération nous a montré combien nos expertises étaient complémentaires. Et que nous avons tout intérêt à structurer nos collaborations », complète Delphine Issenmann, responsable du pôle Patrimoine, musées et collections au sein du Jardin des sciences. Ainsi naissait en 2023, le Glass : Groupe de liaison pour les archives scientifiques à Strasbourg.

## Coopérer pour mieux collecter

Pensé pour réfléchir collectivement à la préservation et à la valorisation des archives scientifiques à Strasbourg, ce groupe s'occupe de documents papier ou numériques et d'objets, qu'ils soient publics ou privés. « Chaque service conserve une part du patrimoine scientifique, souligne Nicolas Di Méo, responsable du pôle Collections des bibliothèques de l'Unistra, mais selon des périmètres différents. L'idée est d'unir nos forces pour mieux identifier les fonds, les traiter de manière cohérente et les rendre visibles auprès de la communauté scientifique et du grand public. »

Le premier chantier de ce nouveau collectif est la prise en charge du fonds Julien Freund, sociologue et philosophe ayant enseigné à Strasbourg. « Une collègue du SBU procède à la description du fonds selon les méthodes archivistiques, précise Lucile Schirr. Une fois le traitement terminé, il sera versé aux Archives d'Alsace, acteur clé du territoire et associé à cette expérience. Leur travail sera de le conserver et de le communiquer. »

Un fonctionnement « gagnant-gagnant », selon Nicolas Di Méo, qui souligne l'intérêt d'une telle coordination : « Nous facilitons l'entrée et la conservation des fonds aux Archives d'Alsace tout en garantissant que les fonds sont pris en charge dans les règles de l'art. »

## Rendre nos archives plus accessibles

Entre concertation et complémentarité, l'objectif est « un travail complet et de qualité ». Mais aussi et surtout de rendre plus visibles et accessibles des archives strasbourgeoises pour les chercheurs, les étudiants et les citoyens. Les membres du Glass tablent sur une cartographie de ces fonds scientifiques. « C'est une manière de se mettre à la place des usagers, explique Nicolas Di Méo. Aujourd'hui, il est difficile de savoir où est conservé tel ou tel fonds. Une cartographie en offrira une porte d'entrée unique. »

Ils et elles se questionnent également sur la gestion des fonds numériques, un enjeu grandissant pour les années à venir. Conservation, pérennisation, articulation de tels documents, « nous commençons par le papier qui est plus maîtrisable, mais le numérique sera rapidement au cœur de nos réflexions. Le tout en lien avec les travaux menés au sein de l'Atelier de la donnée Alsace (Adele) », assure Lucile Schirr.





Le Groupe de liaison pour les archives scientifiques à Strasbourg (Glass) en réunion.

## Une première en France

Bibliothécaires, juristes, conservateurs, archivistes et documentalistes partagent désormais un vocabulaire commun et des pratiques harmonisées à l'Université de Strasbourg. Car s'accorder sur les terminologies professionnelles n'est pas toujours aisé. « *Pour un archiviste, traiter signifie produire un instrument de recherche. Pour un bibliothécaire, c'est signaler un document dans un catalogue* », complète l'archiviste.

Une coopération inter-établissement unique en France qui attire déjà l'attention.

« *Ce qui nous semble ici du bon sens n'est pas une évidence ailleurs, note Delphine Issenmann. Travailler de manière fluide entre services et institutions, dans un cadre de confiance, est une vraie force.* »

Et maintenant ? Ce n'est que le début pour le Glass ! Le groupe souhaite mettre en place des outils pratiques à destination des enseignants-chercheurs, par exemple un guide pour savoir comment gérer les documents de recherche lors d'un départ à la retraite. Mais aussi continuer leurs traitements de fonds d'archives, mieux communiquer sur ces fonds liés aux universitaires et érudits... Inscrire, finalement, la mémoire de la recherche strasbourgeoise dans le patrimoine commun !

■ Zoé Charef

« *Aujourd'hui, il est difficile de savoir où est conservé tel ou tel fonds. Une cartographie en offrira une porte d'entrée unique.* »



➤ Altazimuth Repsold, actuellement installé au sous-sol du bâtiment de la grande coupole de l'observatoire.

# Des liens étroits avec Sorbonne Université

L'Université de Strasbourg est active dans les réseaux professionnels travaillant sur les collections universitaires. Depuis quelques années, elle a noué des liens de partenariat avec la bibliothèque de Sorbonne Université. Selon Rémy Gaillard son co-directeur, cette structure, bien que sur un modèle différent du Jardin des sciences, partage les mêmes questions et ambitions.

## Quelle est la mission de la bibliothèque de Sorbonne Université en matière de collections scientifiques et de patrimoine ?

En plus de gérer un réseau de 17 bibliothèques et le Service des archives de l'université, la bibliothèque de Sorbonne Université comprend un pôle dédié à la gestion, à la conservation et à la diffusion du patrimoine scientifique universitaire, qui emploie une dizaine d'agents. Nos collections partagent de nombreux points communs avec celles de l'Unistra. Comme à Strasbourg, nous conservons des collections de géosciences (paléontologie, paléobotanique, pétrologie, métallogénie), des collections médicales et d'anatomie pathologique, des collections pédagogiques et d'instruments scientifiques. Depuis 2023, le pôle Collections scientifiques gère également le Musée des minéraux, la seule collection ouverte au public au sein de Sorbonne Université.



**Rémy Gaillard**, co-directeur de la bibliothèque de Sorbonne Université et responsable du pôle Collections scientifiques et patrimoine.

## Comment ont démarré vos échanges avec l'Université de Strasbourg ?

Cela a démarré par une visite des collègues de Strasbourg à Paris, et par des échanges entre nos vice-présidents et entre les équipes du Jardin des sciences et de la Direction générale des services adjointe Partage et diffusion des savoirs, dont nous faisons partie. La question des restes humains a été l'un des premiers sujets. L'Institut d'anatomie de Strasbourg possède des collections de restes humains principalement constituées dans le contexte de recherches anthropologiques ou médicales des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Ces fonds sont très techniques à gérer, ils posent des questions spécifiques, éthiques, juridiques... Nous avons échangé sur ce sujet car nous avons la chance d'avoir dans notre équipe, une spécialiste de la conservation des matériaux organiques et des restes humains, puis nous avons élargi les thématiques. Les contacts entre nous sont désormais très réguliers et concernent l'informatisation et la numérisation des collections, des projets structurants menés à Strasbourg comme Teaching with objects... Nous avons également visité les équipements et les espaces dédiés aux collections et à la médiation scientifique du Jardin des sciences.

« Nos collections partagent de nombreux points communs avec celles de l'Unistra. »

## Ces échanges sont-ils voués à se pérenniser ?

Oui, car comme à l'Unistra, les enjeux de science ouverte et de diffusion des collections sont une des priorités de notre établissement. Nous avons beaucoup échangé avec le Jardin des sciences dans le cadre du développement de notre portail de diffusion des collections. Nous nous appuyons aussi sur l'expertise de Strasbourg en matière de pilotage scientifique des musées. Delphine Issenmann, responsable du pôle Patrimoine, musées et collections au sein du Jardin des sciences, fait partie du conseil scientifique de notre Musée des minéraux depuis sa création. C'est un vrai atout car le Jardin des sciences possède une solide expérience en matière de diffusion et de médiation scientifique. Et nous nous inscrivons dans la même dynamique que Strasbourg pour convaincre et démontrer que les moyens accordés par l'université à la gestion et à la valorisation des collections et du patrimoine scientifique sont largement justifiés.

■ Propos recueillis par Julie Giorgi

# Les collections à la source des savoirs

Les Presses universitaires de Strasbourg ont lancé en 2023 *Savoirs collectés*, nouvelle collection entièrement consacrée

« Notre objectif était de fouiller dans le très

riche patrimoine conservé dans nos

établissements et qui accompagne

la production ou la transmission

de savoirs

académiques. »

à l'exploration de la richesse et de la diversité des collections universitaires abritées à Strasbourg et ailleurs. Ou comment les collections nourrissent les sciences.

Mais en fait, à quoi servent les collections qui remplissent les rayonnages de nos bibliothèques et de nos musées, souvent complètement ignorées du grand public ? Qui les a constituées, quand, comment, pourquoi... ? Et finalement, quelle est leur utilité ? C'est la raison d'être de la dernière-née des collections des Presses universitaires de Strasbourg : *Savoirs collectés*, créée en

2023. « Notre objectif était de fouiller dans le très riche patrimoine conservé dans nos établissements et qui accompagne la production ou la transmission de savoirs académiques, encore aujourd'hui », explique Sébastien Soubiran, directeur du Jardin des sciences et co-directeur de la collection, aux côtés de David Aubin et de Christophe Didier.

## Ne pas forcément dévoiler des trésors cachés

Et pour cela, la richesse et la diversité des collections conservées dans les musées et les bibliothèques de l'université offrent un terrain de jeu idéal, même si *Savoirs collectés* s'intéressera à des corpus conservés ailleurs qu'à Strasbourg. « Il ne s'agit pas forcément de dévoiler des trésors cachés, mais de montrer comment une collection d'artefacts devient une partie déterminante de la production des savoirs », précise Sébastien Soubiran.

À ce jour, un premier ouvrage a déjà été publié, en mai 2024 : *Dessiner la Grèce* (voir encadré). Il sera suivi très prochainement par un livre sur les céramiques de la Grèce antique, à partir d'une collection établie par Adolf Michaelis et aujourd'hui détenue par l'Institut d'archéologie classique. D'autres ouvrages sont en gestation, notamment sur le fonds Camille Flammarion consacré à l'astronomie populaire, sur la correspondance entre le couple Maritain et Marc et Bella Chagall, sur le Palais universitaire de Strasbourg, ou sur un panorama des musées universitaires européens. Autant de livres à l'iconographie dense et soignée, qui séduiront autant les scientifiques que les amateurs avertis.

■ J.d.M.

## Comment naquit l'archéologie classique

*Dessiner la Grèce – L'œil et la main de Carl Haller von Hallerstein*, est le premier livre de la collection *Savoirs collectés*. Édité en format à l'italienne, l'ouvrage met en avant les planches de l'architecte et paysagiste réalisées au tout début du XIX<sup>e</sup> siècle, lors de plusieurs voyages dans le monde grec antique. Le livre reprend un fonds d'archives conservé à la Bibliothèque nationale et universitaire (BNU), constitué des carnets de voyage de Carl Haller von Hallerstein, aujourd'hui considéré comme un précurseur de l'archéologie classique. « Nous avons voulu présenter les nouvelles techniques et méthodologies mises en œuvre par l'archéologue pour mieux comprendre les mondes anciens », explique Sébastien Soubiran. Il était architecte et ses dessins présentent donc une description précise et ordonnée des sites archéologiques. » Ces dessins, les méthodes d'analyse et la démarche portée par Carl Haller von Hallerstein, participent à l'émergence de l'archéologie classique comme une nouvelle discipline académique. Ce lien entre collection et production de savoirs est au cœur de la collection *Savoirs collectés*.





Patrimoine





# Une architecture au service de la science

L'ensemble du campus historique, le Palais universitaire en tête de file et à la suite plusieurs instituts disciplinaires sortent de terre en seulement neuf ans. Inauguré en 1884, il est le symbole d'une université moderne, où tout est pensé pour être au service de la science.

En 1872, l'Alsace est rattachée au Reich. En 1875, naît le projet d'un nouveau campus universitaire. Le jeune architecte, Hermann Eggert est chargé de réaliser le plan du campus dans son ensemble et la majorité des instituts qui le compose. La construction du Palais universitaire et de l'Institut de zoologie sont confiés à un autre architecte, Otho Warth. Un chantier d'envergure démarre alors pour doter Strasbourg d'une université moderne et fonctionnelle. Les moyens sont pharaoniques pour un chantier qui durera à peine neuf ans avec l'inauguration du campus de quinze hectares en 1884 qui comprend alors le Palais universitaire qui regroupe les sciences humaines et les langues, et les instituts de physique, chimie, botanique, et astronomie. L'Institut de zoologie avec le Musée zoologique et l'Institut de géologie suivront rapidement.

« Chaque bâtiment est aménagé au service d'une

discipline

et de ses

contraintes »

Tous les bâtiments doivent répondre à trois besoins essentiels : l'enseignement, la recherche et fournir un lieu d'habitation pour le directeur de l'institut et ses proches assistants. Chaque institut dispose également d'une bibliothèque richement dotée. « Hermann Eggert rencontre les directeurs des différents instituts pour répondre à leurs besoins. Chaque bâtiment est ainsi aménagé au service d'une

discipline et de ses contraintes », indique Delphine Issenmann, responsable du pôle Patrimoine, musées et collections au sein du Jardin des sciences.

L'Institut de botanique possède de grandes fenêtres pour permettre des cultures optimales dans les laboratoires. Il est également doté de plus larges rebords de fenêtres au sud pour accueillir des jardinières. La forme rectiligne de l'Institut de chimie facilite la circulation des produits chimiques et les grandes fenêtres permettent une aération rapide. « Nous avons également retrouvé la trace de deux halles couvertes le long du bâtiment qui devaient servir aux expériences plus sensibles. »

L'Observatoire astronomique est peut-être le plus emblématique. Les trois bâtiments qui le composent sont reliés par des couloirs. « Certainement pour faciliter le transport d'instruments portatifs, protéger les documents et ne pas gêner les observations de nuit. Des piliers de bétons indépendants du bâtiment supportent les lunettes astronomiques pour éviter toute vibration. Les systèmes d'ouverture des coupoles sont également adaptés en fonction des lunettes », indique Delphine Issenmann.

## Préserver un patrimoine historique : une des missions de la fondation

L'ensemble du campus historique se situe dans le quartier de la Neustadt classé au patrimoine mondial de l'Unesco. Le Palais universitaire et la serre Anton de Bary sont de plus, classés au titre des monuments historiques. « Ces bâtiments ont été malmenés par le temps et parfois par l'histoire. Sur la façade du Palais universitaire cinq moulages en bronze ont vraisemblablement été fondus au moment de la Seconde Guerre mondiale. Les moules ont aujourd'hui été retrouvés au sein de la collection Adolf Michaelis et grâce à un mécène, ils vont pouvoir être reproduits et réinstallés », explique Matthieu Mensch, assistant de collection muséale au Jardin des sciences et chargé de mécénat patrimoine à la Fondation de l'université et des Hôpitaux universitaires de Strasbourg. La restauration du Globe de Coronelli, de huit panneaux décoratifs à l'entrée du Musée zoologique de Strasbourg, ou encore d'un amphithéâtre de la Faculté de philosophie sont d'autres exemples réalisés grâce à des dons. Plusieurs autres projets de restauration font l'objet de prospection de la part de la fondation pour réussir à collecter des fonds auprès de particulier ou de grands mécènes. « La restauration du Palais universitaire se décline ainsi en plusieurs projets, notamment la restitution des décors peints, celui de la serre Anton de Bary s'inscrit aujourd'hui comme une priorité. »



L'arrière du Palais universitaire avec en arrière-plan la cathédrale de Strasbourg.

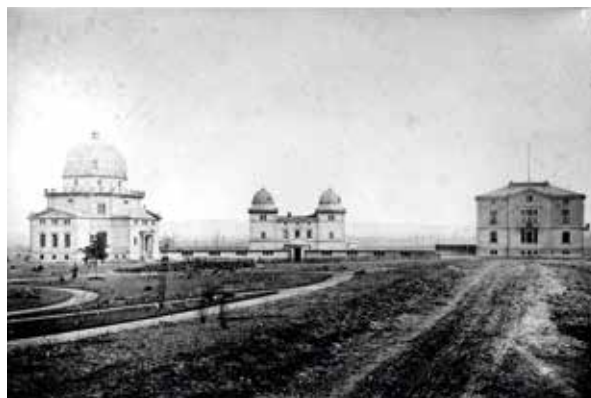
## À la pointe des nouvelles technologies

Les bâtiments sont également pensés pour accueillir les collections, outils de recherche et d'enseignement. Pour le Palais universitaire, par exemple, toutes les coursives du premier étage servent à exposer la collection de moulages d'œuvres grecques et romaines du professeur Adolf Michaelis constituée de 900 à 1 000 pièces. *« Ce dernier faisait d'ailleurs partie du jury du concours lancé pour le choix de l'architecte du Palais universitaire. Une position privilégiée pour choisir le plus bel écrin pour cette collection. »*

L'Université de Strasbourg est alors une université de pointe qui utilise de nouvelles technologies. Les amphithéâtres ont l'électricité et le chauffage. Le gaz est aussi utilisé pour certains luminaires comme à l'observatoire. Certains amphithéâtres sont équipés pour projeter des plaques photographiques en verre, ancêtres de la diapositive. C'est la première fois à Strasbourg que les sciences s'installent dans des bâtiments dédiés.

*« Au début du XX<sup>e</sup> siècle l'université compte environ 1 000 étudiants. Après la Première Guerre mondiale, les universitaires français s'approprient cet espace. Si des critiques peuvent avoir été émises, ces différents instituts n'ont pas pour autant été remis en cause »,* ajoute Delphine Issenmann. L'architecture est restée au service de la science.

■ F.Z.



Les trois bâtiments de l'Observatoire astronomique.



L'Institut de chimie.

# Des collections mises en valeur grâce à la rénovation de l'Institut de géologie

Les travaux en cours à l'Institut de géologie vont permettre d'agrandir et de repenser les espaces dédiés aux collections de paléontologie et de minéralogie. L'occasion aussi d'accueillir plus de publics et de faire la part belle à la médiation scientifique.

Il faudra attendre encore un peu avant de venir admirer les fossiles du Jurassique, les météorites et autres minéraux. L'Institut de géologie qui abrite le Musée de minéralogie et les collections de paléontologie est en travaux. Les salles de cours mutualisées au rez-de-chaussée seront livrées à la rentrée 2026, mais pour l'espace muséal, ce sera un peu plus tard. Un temps supplémentaire bienvenu pour réfléchir à comment améliorer la présentation des collections et l'accueil du public. Au rez-de-jardin, l'ancienne salle de cours deviendra la salle d'exposition de paléontologie et un espace multimodal, mêlant enseignement, expositions et médiation scientifique. Au premier étage, le Musée de minéralogie se verra agrandi d'une salle d'exposition supplémentaire. Un espace de 177 m<sup>2</sup> sera consacré à la médiation et permettra d'accueillir des activités scolaires, des conférences, etc. De nouveaux espaces de travail (bureaux, laboratoires, etc.) complèteront l'ensemble. Le mobilier historique a été conservé et rénové. L'éclairage des vitrines a été modifié et mis aux normes de sécurité.

## Casser les codes du musée scientifique

Après les travaux de mise aux normes en accessibilité et sécurité incendie, le bâtiment classé comme un Établissement recevant du public (ERP) de 5<sup>e</sup> catégorie, pouvant accueillir 200 personnes au maximum, passera dans la 2<sup>e</sup> catégorie, poussant le curseur jusqu'à 900 personnes. Les collections de paléontologie et le Musée de minéralogie pourraient donc ouvrir leurs portes à davantage de visiteurs. « Mais pas dans les proportions du Musée zoologique », prévient Kévin Janneau, chargé des collections de paléontologie. Les jauges d'accueil sont beaucoup plus limitées, mais sur une année complète, selon Kévin Janneau, les deux musées pourraient passer de 2 500 visiteurs à

## Des joyaux architecturaux qui réapparaissent

La rénovation partielle de l'Institut de géologie comporte un volet significatif de mise en sécurité, mais intègre aussi des contraintes liées à la valeur patrimoniale du bâtiment, protégé par le Périètre de sauvegarde et de mise en valeur de la Ville de Strasbourg. « En vidant et curant le bâtiment, nous avons redécouvert des espaces et des éléments remarquables : des arches, des plafonds moulurés, des parquets, des sols terrazzo (fragments de pierres agglomérés et poncés). Les travaux doivent permettre de préserver ces éléments architecturaux d'époque tout en permettant l'exploitation et l'accueil du public », explique Nathalie Mettling, conductrice d'opérations à la Direction du patrimoine immobilier de l'université.

5 000. Jusqu'à présent, les collections étaient visibles tous les mercredis après-midi et durant les Journées européennes du patrimoine et la Nuit des musées, deux événements qui ont toujours beaucoup de succès.

À l'occasion des Journées européennes du patrimoine en septembre dernier, comme les collections de paléontologie et le Musée de minéralogie étaient fermés, la parole a été donnée aux visiteurs. Le public a pu voter pour les thématiques et les formats de visites qu'il appréciait le plus. « On s'est rendu compte que les gens aimaient beaucoup manipuler, qu'il y a un attachement physique aux objets. On s'est aussi aperçu que c'est un public qui vient beaucoup en famille et qui souhaite donc qu'il y ait des explications accessibles pour chaque âge. Nous réfléchissons à peut-être casser les codes du musée universitaire qui s'adresse surtout à un public averti », avance Kévin Janneau.

« On s'est rendu compte que les gens aimaient beaucoup manipuler, qu'il y a un attachement physique aux objets. »

## Un projet culturel qui reste à construire

À terme, l'idée est d'étoffer l'offre du quartier culturel de l'université qui comprend le Planétarium, le Musée zoologique, le Jardin botanique. *« Nous pourrions proposer des billets couplés pour le public avec les autres lieux du quartier et des horaires d'ouverture plus larges, peut-être le week-end. Mais l'Institut de géologie reste avant tout un bâtiment à l'usage des étudiants. Il faudra réfléchir au moyen de le rendre accessible en dehors des horaires de cours »,* précise Barbara Gollain, la responsable du Musée de minéralogie.

Le gain d'espace permettra également de présenter de nouvelles collections. Le Musée de minéralogie

possède par exemple deux grandes pièces qui pèsent chacune entre 500 et 700 kilos, dont une géode de quartz améthyste provenant du Brésil, et qui restent entreposées dans leurs caisses de transport. *« Cela pourrait plaire au grand public, mais avant de les exposer, ces pièces ont besoin d'être mises sur socle. Pour le moment, nous n'avons pas de financement pour cela, nous réfléchissons à différentes solutions comme le mécénat »,* explique Barbara Gollain. Un budget a été alloué pour les travaux de rénovation globale du bâtiment et du mobilier, et des fonds complémentaires sont en cours de recherche pour la scénographie et la rénovation de certaines pièces des collections. Un deuxième chantier s'annonce !

■J.G.

# L'observatoire, miroir des savoirs et des ambitions scientifiques du XIX<sup>e</sup> siècle

Du globe lunaire de Von Lade aux instruments de mesure d'Alexandre de Humboldt, la collection d'instruments anciens de l'Observatoire astronomique de Strasbourg témoigne du lien entre sciences et politiques à l'époque de la *Kaiser-Wilhelm-Universität* et de l'histoire des connaissances.

Les murs de l'Observatoire astronomique de Strasbourg abritent un trésor. *« Après l'annexion de l'Alsace, un nouvel observatoire astronomique est construit à Strasbourg et une riche collection d'instruments anciens est constituée. »* Delphine Issenmann, responsable du pôle Patrimoine, musées et collections au sein du Jardin des sciences de l'Université de Strasbourg précise le contexte historique de la collection. *« Il est important pour les Allemands de posséder des objets et instruments iconiques, avec toute la symbolique qu'ils représentent. »* Témoins d'une histoire des sciences et savoirs européens, le globe lunaire de Von Lade, la sphère armillaire et les instruments de Humboldt figurent parmi les pièces les plus remarquables de la collection.

Le globe lunaire de Von Lade, daté de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, étonne autant par le savoir-faire qu'a nécessité sa fabrication que par ses qualités esthétiques : *« On y voit la face visible de la Lune, la seule connue à cette époque. Sur une face du globe elle est imprimée et annotée, sur l'autre on peut observer les reliefs à la surface de la Lune, en plâtre sculpté »,* explique Delphine Issenmann. *« À une époque où la photographie est balbutiante, posséder un tel objet est autant un atout pédagogique qu'une démonstration de puissance, »* abonde-t-elle. Fragile, il a fait l'objet d'une restauration récente, tout comme la sphère armillaire, fréquemment sollicitée pour des prêts par d'autres institutions.

Datant des années 1780, la sphère armillaire illustre une conception ancienne du cosmos : *« Elle montre le mouvement apparent des étoiles et du Soleil autour de la Terre selon le système géocentrique de Ptolémée »,* précise Delphine Issenmann. Utilisée pour enseigner et témoigner de l'évolution des représentations célestes, son origine est plus ancienne. Elle remonte vraisemblablement à l'époque du premier observatoire strasbourgeois, installé dans la tour de l'hôpital.



## Seule une petite partie des objets présentée

Autre trésor, les instruments ayant appartenu à Alexandre de Humboldt. « *Ils sont aujourd'hui les seuls instruments connus et identifiés comme ayant appartenu à l'illustre savant et explorateur qui nous soient parvenus.* » Sur les neuf instruments

Même lorsqu'ils  
sont restaurés,

l'accessibilité

de ces trésors

demeure un

enjeu majeur.

répertoriés dans les archives, seuls quatre subsistent : deux sextants anglais, une lunette astronomique et un horizon artificiel. On sait que certains ont voyagé jusqu'en Amérique et d'autres en Sibérie, au cours d'une expédition commanditée par le tsar de Russie.

Malgré la fragilité et les contraintes liées à la conservation des objets,

l'intention est de permettre à cette collection de continuer à vivre. Seule une petite partie des objets est présentée et de façon ponctuelle : dans le cadre de cours en histoire des sciences pour les étudiants de licence et master, ou lors de visites, expositions temporaires et événements patrimoniaux pour le grand public. Même lorsqu'ils sont restaurés, l'accessibilité de ces trésors demeure un enjeu majeur. « *Si l'observatoire reste un lieu de recherche et d'enseignement, nous travaillons en étroite collaboration avec la direction de l'observatoire pour que cette mission scientifique puisse coexister avec la valorisation patrimoniale* », conclut Delphine Issenmann. De l'époque impériale à nos jours, la collection de l'observatoire répond aux mêmes enjeux : observer, comprendre et transmettre.

■ M.N.



Le globe lunaire de Von Lade, daté de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.



La sphère armillaire, instrument servant à modéliser la sphère céleste.



L'un des sextants ayant appartenu à Alexandre de Humboldt.

# Un campus historique mis au goût du jour

C'est l'une des fiertés de l'Université de Strasbourg : le classement des bâtiments de la Neustadt qui date de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, au patrimoine mondial de l'Unesco. Mais ces bâtiments patrimoniaux posent des défis techniques et financiers en termes de travaux. Explications avec Nicolas Matt, vice-président Patrimoine de l'université.

## Comment l'Université de Strasbourg gère-t-elle ses bâtiments anciens ?

Nous avons à Strasbourg une chance extraordinaire : celle d'avoir hérité des bâtiments de l'université impériale datant de 1880. Depuis 2017, nous avons sept principaux bâtiments du campus historique classés au patrimoine mondial de l'Unesco. C'est une chance, mais c'est aussi une contrainte, car ces bâtiments sont plus difficiles à réaménager pour les mettre aux normes d'accessibilité et de sécurité incendie. Ils posent également de gros défis en termes de consommation énergétique et d'isolation thermique. En plus d'être labellisés par l'Unesco, ces bâtiments sont protégés par le Plan de sauvegarde et de mise en valeur de la Ville de Strasbourg depuis juillet 2023. Cela nous ajoute des contraintes supplémentaires sur le choix des matériaux, sur ce que nous pouvons démonter ou non à l'intérieur de ces bâtiments, etc. Le défi est d'autant plus important en ces temps de finances contraintes et de hausse du nombre de nos étudiants. En effet, en 2025 l'Université de Strasbourg accueille 12 000 étudiants supplémentaires par rapport au moment de sa création en 2009.



Nicolas Matt, vice-président Patrimoine de l'université.

## Quels sont les travaux prioritaires dans les années à venir ?

Nous travaillons à un plan avec la préfecture pour que tous ces bâtiments patrimoniaux soient mis aux normes en termes d'accessibilité et d'incendie. C'est un budget estimé à 120 millions d'euros. Les travaux à l'Institut de géologie concernant les salles de cours doivent s'achever courant 2026, ils permettront de libérer la pression sur les autres salles du campus historique. Un autre projet en cours est celui de la préservation de la serre Anton de Bary. La Fondation de l'université nous aide à lever des fonds pour rénover ce joyau du Jardin botanique. Construite en 1884, elle a été conçue pour accueillir le Victoria regia, le nénuphar géant d'Amazonie, baptisé ainsi en l'honneur de la reine Victoria. Le budget est estimé à trois millions d'euros. Nous sommes aussi confrontés à des enjeux techniques et financiers concernant notre joyau, le Palais universitaire, dont la toiture nécessite une importante rénovation. C'est la plus grande toiture en zinc d'Europe. Pour l'instant, nous n'avons pas de financements identifiés pour ce chantier.

## Dans les travaux menés, est-ce qu'une attention particulière est portée à l'environnement de ces bâtiments ?

Oui, tout à fait. Nous considérons que le patrimoine immatériel est aussi important que le patrimoine matériel. Quand nous avons rénové cette année l'allée Anton de Bary, nous avons été attentifs au pavage, à l'infiltration naturelle de l'eau pluviale, aux arbres, à la qualité des espaces extérieurs. Nous avons également mis en place un éclairage Led modulable pour ne pas perturber la faune tout en assurant la sécurité des piétons et cyclistes qui empruntent ce passage. Nous allons aussi poursuivre la rénovation des clôtures historiques qui enserrent le Jardin botanique et le jardin historique.

■J.G.

*« Le défi est d'autant plus important en ces temps de finances contraintes et de hausse du nombre de nos étudiants. »*

# Faire vivre l'art au quotidien

Au fil des années, l'Université de Strasbourg s'est enrichie d'une belle collection d'œuvres d'art, réparties entre les bâtiments des différents campus de l'université.

Dès la création du campus de l'Esplanade, au début des années 1960, l'université s'est engagée à mettre en place le dispositif du 1 % artistique. *« Défendre le 1 % artistique, c'est être convaincu que la création est porteuse de valeurs pour une communauté et les faire perdurer. Une œuvre d'art est plus qu'une décoration »,* affirme Sophie Hedtmann, chargée de projets Résidences d'artistes et patrimoine au Service universitaire de l'action culturelle (Suac).

Les premières œuvres du 1 % artistique ont été commanditées lors de la construction des bâtiments de la Tour de chimie et de la Faculté de droit. L'université conserve ainsi des œuvres de Robert Wogenski (1919-2019), un artiste reconnu pour ses tapisseries et qui a souvent contribué à l'art dans l'espace public. Son dyptique *L'envol* peut être admiré au premier étage de la Faculté de droit. Son œuvre monumentale, *Cosmos*, installée en 1968 au dernier étage de la Tour de chimie, est désormais exposée à la Maison universitaire internationale.

Une des dernières œuvres ayant bénéficié du 1 % artistique se trouve au Studium. *« Un bâtiment qui, en soi, est déjà une sculpture »,* estime Sophie Hedtmann. C'est pendant sa construction qu'a été installée l'œuvre de l'artiste allemand Martin Bruno Schmid. Intitulée *Archives des livres non-écrits*, elle met en scène une cinquantaine de rubans-signets scintillants qui s'échappent du plafond de la grande bibliothèque, chacun d'entre eux représentant une pièce unique façonnée en or.

## 1 %

Le dispositif du 1 % artistique, créé en 1951, vise à soutenir la création contemporaine, à sensibiliser les citoyens à l'art et à offrir au plus grand nombre un contact direct avec des œuvres d'art. Il prévoit l'affectation d'un pourcent du coût des travaux de construction, d'extension ou de réhabilitation de certains bâtiments publics à la réalisation d'une ou de plusieurs œuvres conçues pour le lieu qui les accueille. L'entretien et la restauration des œuvres qui relèvent du 1 % artistique est obligatoire.



*Cosmos*, monumentale pièce tissée signée Robert Wogenski, lors de son installation à la Maison universitaire internationale.

## Rendre les œuvres visibles

*« Il est important de rendre ces œuvres visibles pour faire prendre conscience de ce patrimoine à la communauté universitaire, mais aussi au public extérieur. C'est un patrimoine méconnu, qui mérite toute notre attention car il est le signe d'un engagement. »*

Il arrive que lors de résidences d'artistes, des fonds permettent des acquisitions d'œuvres. Cela a été le cas pour l'artiste Brigitte Zieger, dont l'œuvre *Printemps* est installée à la Maison des personnels depuis 2019, ainsi que pour David Diao dont l'œuvre est exposée au troisième étage du Patio.

La sensibilisation aux arts visuels passe aussi par des interventions éphémères, comme celle de Michel Othoniel qui a déployé en 2024 sur la façade de l'Atrium une grande photographie, en écho à l'exposition du Musée d'art moderne et contemporain de Strasbourg, *Au temps du sida*. En novembre 2025, c'est encore la façade de l'Atrium qui sera sollicitée par le photographe et philosophe Boris Eldagsen, dont les travaux interrogent l'usage de l'intelligence artificielle. *« Le patrimoine permet de sensibiliser au geste artistique. Il s'agit aujourd'hui de l'activer, de le questionner et de continuer à le faire vivre. »*

■ M.N.

*« C'est un patrimoine méconnu, qui mérite toute notre attention car il est le signe d'un engagement. »*

À découvrir dans  
Savoir(s) / le quotidien :  
Focus sur les œuvres  
du 1 % artistique



# Savoir(s)

Université

de Strasbourg

CS 90032 – 67081 Strasbourg Cedex  
Tél. : +33 (0)3 68 85 00 00  
unistra.fr

**Directrice de la publication :**

Frédérique Berrod

**Direction éditoriale :**

Enrika Zanin et Sébastien Soubiran

**Rédacteur en chef :** Frédéric Zinck

**Secrétariat de rédaction :** Julie Giorgi

**Relecture orthotypographique :**

Déborah Aubry

**Contact de la rédaction :**

Direction de la communication de l'Unistra  
3-5 rue de l'Université  
67000 Strasbourg  
Tél. : +33 (0)3 68 85 12 51

**Comité éditorial :**

Samuel Cordier, Déborah Dubalt,  
Delphine Issenmann, Evelyne Klotz,  
Caroline Laplane, Nicolas Di Méo,  
Marion Riegert, Alice Tschudy.

**Ont participé à ce numéro :**

Zoé Charef, Elsa Collobert, Fanny Cygan,  
Julie Giorgi, Mathilde Hubert, Caroline  
Laplane, Jean de Miscal, Myriam Niss,  
Marion Riegert, Stéphanie Robert.

**Crédits photos :**

Pascal Bastien : p. 1, 4 gauche, 8, 12, 20,  
26, 34, 37, 38, 41 bas, 43, 44.  
Catherine Schröder : p. 4 droite, 7, 9,  
10 haut, 15, 16, 17, 21, 22, 23, 24, 25, 27, 29,  
31, 32, 33, 35, 41 haut, 49, 50, 51.  
Bibliothèque nationale et universitaire  
de Strasbourg : p. 14, 46.  
Stéphanie Robert : p. 19.  
Jean-Patrice Robin – Institut polaire  
français : p. 30.  
Kévin Janneau, Jardin des sciences : p. 39.  
Pierre Kitmacher : p. 42.

**Conception graphique :** Valentin Gall

**Impression :** Ott imprimeurs

Imprimé sur papier recyclé FSC

**ISSN :** 2100 – 1766



Pour envoyer vos suggestions  
à la rédaction : [savoirs@unistra.fr](mailto:savoirs@unistra.fr)



« Le patrimoine universitaire matériel et immatériel  
fournira non seulement des ressources  
inestimables pour la recherche, l'enseignement  
mais aussi pour une culture scientifique et technique  
partagée par le plus grand nombre. »

Sébastien Soubiran, directeur du Jardin des sciences.